

4

M

16

L3

18



409

M

1678

L399

1851

CHANSONNIER.



QUEBEC, 1851.

Chansonniér



18053

CHANSONS.



LE CHOUAN.

Air : *C'qui m'amuse dans un spectacle, ou de
Manon Giroux.*

C'qui m'plaît dans la politique
C'est les changemens,
C'est pour ça qu'j'aime la Clique
Et ses arrangemens.
Si chacun la laissait faire,
A son opinion,
Ca irait sans coramentaire,
Avec son UNION.

D'abord viendrait l'Ordonnance
D'fair' tout en anglais ;
On s'déf'rait par c'tt' observance
De tous les Français.
Par ma foi qu'ça s'rait commode
Pour nos bons Chouans,
Qui aim'raient si fort la mode
D'n'êtr' plus Canadiens.

Puis nos biens et puis nos terres
Et puis nos contrats,
Puis nos droits et puis nos douaires,
Tous tomb'raient à bas.
V'là Jug's, Avocats, Notaires,
Au bout d'leu' latin.
Il n'y-aurait qu'les honoraires
Qui iraient leu' train.

Les aînés de nos familles
Emport'raient tout l'bien,
Les Cadets, garçons et filles ;
Pour eux n'auraient rien ;
L'aîné dev'nu gros compère
Roulerait gros train ;
L'cadet, comme en Angleterre,
Par fois mourrait d'faim.

Oai, c'est c'qui pourra bien faire
 Pour ceux du commun ;
 Mais ceux au-d'sus du vulgaire
 N'vivront pas à jeûn.
 Ils feront la Propagande
 Pour nous anglifier ;
 Nous n'aurons comme en Irlande
 Qu'un' dime à payer.

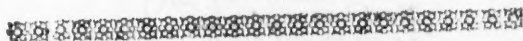
Pnis pour ceux qui de la Bible
 N'aim'ront pas l'métier ;
 Pour eux il n'est pas possible
 D'vivre en roturier.
 Il faudra bien qu'la Province
 Leu' fass' des r'venus,
 Et les bons sujets du Prince
 Pairont un peu plus.

Si l'Canadien rest' tranquille,
 Tout's ces bell's chos's là
 S'en viendront tout à la file,
 Qu'ça s'ra beau d'voir ça.
 Mais j'parirais cent pistoles,
 Qu'il y-aura du train ;
 Qu'il y-aura bien des paroles
 Et d'autr'-chos' p'têtr' ben.

La Clique est si pacifique
 Qu'ell' n'y tiendrait pas ;
 Elle a quitté l'Amérique
 A cause du tracas.
 Le Yanké, d'humeur revêche,
 Parlant de fair' feu,
 Ell' vint ici comm' un' flèche
 Reprendre son jeu.

J'crains qu'ici ma chère Clique
 N'fass' pas long séjour ;
 Et qu'sa belle politique
 N'vire mal un jour.
 Si le Canadien l'emporte,
 Ma foi l'y-a du sort,
 La Clique vint par la porte
 Par laquelle ell' sort.

CHERS PATRONS, si mon Vaud'ville
 Vous amuse un peu,
 Et que d'une main facile
 On m'donn' son aveu ;
 De cette clique célèbre
 Que j'chant' aujourd'hui,
 J'donn'rai l'oraison funèbre
 Dans quelqu' temps d'ici.



COMPLAINTÉ DU JUIF-ERRANT.

Est-il rien sur la terre
 Qui soit plus surprenant
 Que la grande misère
 Du pauvre Juif-Errant ?
 Que son sort malheureux
 Paraît triste et fâcheux !

Un jour près de la ville
 De Bruxelles en Brabant,
 Des bourgeois fort dociles
 L'accostèr' en passant.
 Jamais il n'avaient vu
 Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme
 Et très mal arrangé
 Leur fit croir' que cet homme
 Était fort étranger,
 Portant, comme ouvrier
 D'avant lui un tablier.

On lui dit : Bonjour maître,
 De grâce accordez-nous
 La satisfaction d'être
 Un moment avec vous :
 Ne nous refusez pas,
 Tardez un peu vos pas.

Messieurs, je vous protesta
Que j'ai bien du malheur :
Jamais je ne m'arrête
Ni ici, ni ailleurs :
Par beau ou mauvais temps
Je marche incessamment.

Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard,
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part ;
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

J'accepterais de boire
Deux coups avecque vous,
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout.
Je suis en vérité
Confus de vos bontés.

Ah ! de savoir votre âge
Nous serions fort curieux,
A voir votre visage
Vous paraissez fort vieux ;
Vous avez bien cent ans,
Vous montrez bien autant.

La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit cent ans.
Chose sure et certaine,
Je passe encore douze ans :
J'avais douze ans passé
Quand Jésus-Christ est né.

N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant ?
Que l'Ecriture nomme
Isa'c, le Juif-Errant ?
De grâce, dites-nous,
Si c'est surement vous.

Isaac Laquedeur
Pour nom me fut donné ;
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée,
Oui, c'est moi, mes enfants
Qui suis le Juif-Errant.

Juste ciel que ma ronde
Est pénible pour moi !
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois :
Chacun meurt à son tour,
Et moi je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivières, les ruisseaux
Les forêts, les déserts,
Les montagn's, les côteaùx,
Les plaines, les vallons,
Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe
Ainsi que dans l'Asie,
Des bataill's et des chocs
Qui coûtaient bien des vies ;
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique
Grande mortalité :
La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien ;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen ;
En tous lieux en tous temps
J'en ai toujours autant.

Nous pensions comme un songe
Le recit de vos maux ;
Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux :
Aujourd'hui nous voyons
Que nous vous nous prenions.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché
Pour que Dieu tout aimable
Vous ait tant affligé ?
Dites-nous l'occasion
De cette punition.

C'est ma cruelle audace
 Qui cause mon malheur ;
 Si mon crime s'efface,
 J'aurai bien du bonheur :
 J'ai traité mon Sauveur
 Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
 Jésus portait sa croix ;
 Il me dit débonnaire,
 Passant devant chez moi :
 Veux-tu bien, mon ami,
 Que je repose ici.

Moi brutal et rebelle,
 Je lui dis sans raison :
 Otes-toi, criminel
 De devant ma maison,
 Avance et marche donc,
 Car tu me fais affront.

Jésus la bonté même,
 Me dit en soupirant :
 Tu marcheras toi-même
 Pendant plus de mille ans
 Le dernier jugement
 Finira ton tourment.

De chez moi à l'heure même
 Je sortis bien chagrin
 Avec douleur extrême
 Je me mis en chemin
 Dès ce jour là je suis
 En marche jour et nuit.

Messieurs le temps me presse,
 Adieu la compagnie ;
 Grâce à votre politesse,
 Je vous en remercie
 Je suis trop tourmenté
 Quand je suis arrêté.





FANFAN LA TULIPE.

Comme l'mari d'notre mère
 Doit toujours s'app'ler papa,
 Je vous dirai que mon père
 Un certain jour me happa ;
 Puis, me m'nant jusqu'au bas de la rampe,
 M'dit ces mots qui m'mir'nt tout sans d'ssus d's- [sous :
 J'te dirai, ma foi,
 Qui gnia plus pour toi
 Rien chez nous :
 V'là cinq sous,
 Et décampa.
 En avant,
 Fanfan la Tulippe,
 Oui, mill' nom d'un' pipe,
 En avant.

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme,
 Quand il a cinq sous vaillant,
 Peut aller d'Paris à Rome,
 Je partis en sautillant.
 L'premier jour je trottais comme un ange,
 Mais l'lend'main je mourais quasi d'faim.
 Un r'cruteur passa
 Qui me proposa.....
 Pas d'orgueil,
 J'm'en bats l'œil,
 Faut que j'mange !
 En avant, &c.

Quand j'entendis la mitraille,
 Comme je r'grettais mes foyers !
 Mais quand j'vis à la bataille
 Marcher nos vieux grenadiers :
 Un instant, nous somm's toujours ensemble,
 Ventrebleu ! me dis-je alors tout bas !

Allons, mon enfant,
 Mon petit Fanfan,
 Vite au pas ;
 Qu'on n'dis' pas
 Que tu trembles.
 En avant, &c.

En vrai soldat de la garde,
 Quand les feux étaient cessés,
 Sans r'garder à la cocarde
 J'tendais la main aux blessés.
 D'insulter des homm's vivant encore
 Quand j'voyais des lâch's se faire un jeu,
 Quoi mill' ventrebleu !
 Devant moi, morbleu !
 J'souffrirais
 Qu'un Français
 S'déshonore !
 En avant, &c.

Vingt ans soldat vaill' que vaille,
 Quoiqu'au d'voir toujours soumis,
 Un' fois hors du champ d'bataille
 J'n'ai jamais connu d'enn'mis.
 Des vaincus la touchante prière
 M'fit toujours voler à leur secours.
 P't-êtr' c'que j'fais pour eux,
 Les pauvr' malheureux !
 L'f'ront un jour
 A leur tour
 Pour ma mère.
 En avant, &c.

Mon père, dans l'infortune,
 M'app'la pour le protéger ;
 Si j'avais eu d'la rancune,
 Quel moment pour me venger !
 Mais un franc et loyal militaire
 D'ses parents doit toujours êtr' l'appui :
 Si j'n'avais eu qu'lui,
 Je s'rais aujourd'hui
 Mort de faim,
 Mais enfin
 C'est mon père !
 En avant, &c.

Maintenant je me repose
 Sous le chaume hospitalier
 Et j'y cultive la rose,
 Sans négliger le laurier,
 D'mon armur' je détache la rouille,
 Si le roi m'app'lait dans les combats :
 De nos jeun's soldats
 Guidant les pas,
 J'm'écirais,
 J'suis Français,
 Qui touch' mouille !
 En avant, &c.

EMILE DEBRAUX.



IL ETAIT UN' BERGERE.

Il était un' bergère,
 Ron, ron, petit patapon,
 Il était un' bergère
 Qui gardait ses moutons,
 Ron, ron,
 Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 Elle fit un fromage
 Du lait de ses moutons,
 Ron, ron,
 Du lait de ses moutons.

Le chat qui la regarde,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 Le chat qui la regarde
 D'un petit air fripon,
 Ron, ron,
 D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 Si tu y mets la patte,
 Tu auras du bâton,
 Ron, ron,
 Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 Il n'y mit pas la patte,
 Il y mit le menton,
 Ron, ron,
 Il y mit le menton.

La bergère en colère,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 La bergère en colère
 Tua son p'tit chaton,
 Ron, ron,
 Tua son p'tit chaton.

Elle fut à confesse,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 Elle fut à confesse
 Pour obtenir pardon,
 Ron, ron,
 Pour obtenir pardon.

Mon père, je m'accuse,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 Mon père, je m'accuse
 D'avoir tué chaton,
 Ron, ron,
 D'avoir tué chaton.

Pour votre pénitence,
 Et ron, ron, ron, petit patapon,
 Pour votre pénitence
 Vous mangerez chaton,
 Ron, ron,
 Vous mangerez chaton.

N. B. Au lieu de ron, ron, on peut dire ton ton.

LE REVENANT SIMON. *mus*

A mon s'cours mes enfans,
 Entrons, il est temps,
 D'frayeur me v'là morte.
 C'est Simon not' grand gas
 Qui r'vient d'son trépas
 Et nous tend les bras.
 C'est ben lui, voyez-vous,
 Enfermons-nous tous,
 Tenons ben la porte.
 Toi, pour le renvoyer,
 Prends vit' ton psautier,
 Moi, mon bénitier.

—Pan, pan, pan, ouvrez-donc,
 C'est vot' gas Simon
 Qui r'vient d'Angleterre.
 Me trouvant mal là-bas,
 J'm'en r'viens à grand pas ;
 N'vous sauvez donc pas.
 —Va-t-en, mon cher enfant,
 Pour toi dans l'instant
 J'somm's tous en prière :
 Pour gagner l'paradis
 Ecout' ben j'te dis
 Un *De profundis*.

—Bon, un *De profundis* !
 C'est toujours ça d'pris
 Par l'trou d'la serrure.
 Mais ét's-vous donc tous fous ?
 Ou ben voulez-vous
 M'renvoyer d'chez nous ?
 —Oui, oui, mon cher enfant,
 D'nous tu s'ras content,
 Car demain, j't'assure,
 Pour adoucir ton sort,
 J'te f'rai dir' d'abord
 Un servic' de mort.

—Un servic', vous rêvez,
 J'vois ben qu'vous m'prenez
 Pour un aut' ma mère ;
 Je n'suis point un r'venant,
 J'suis vraiment vivant
 Simon, votre enfant.
 —C'n'est pas la vérité :
 On m'a rapporté
 Ton act' mortuaire.
 C'qu'est écrit est écrit :
 Mets-toi dans l'esprit
 Qu't'es mort, c'est fini.

—Je n'suis pas mort un brin,
 Je n'suis à la fin
 Ni r'venant ni diable.
 Avec vous sans tarder,
 Pour vous rassurer,
 J'vais boire et manger.
 —Si c'est vrai qu't'es vivant,
 Entre, mon enfant,
 Viens te mettre à table ;
 Mang', tu nous rassur'ras,
 Car j'sais ben qu'là-bas
 Les morts ne mang'nt pas.

—C'est ben moi qui suis moi,
 Calmez votre effroi
 Puisque j'cass' la croûte.
 Embrassez-moi donc tous :
 Mon Dieu qu'il est doux
 D'me r'voir avec vous !
 —J'ai l'écrit ben signé
 Comm' quoi qu'tu fus tué
 Dans un' grand' dérouté ;
 Je n'croirai plus l'papier,
 Puisqu' dans nos quartiers
 J'te r'vois tout entier.

—M'voyant si mal reçu,
 Tout d'abord j'ai cru
 Qu'vous perdiez la tête ;
 Je n'savais pas pourquoi
 J'vous voyais d'bonn' foi
 Prier Dieu pour moi.

—C'tour-là, mon cher garçon,
 M'donne un' bonn' leçon,
 Je n's'rai plus si bête ;
 J't'assur', mon cher enfant,
 Qu' je n'crois plus maint'nant
 Qu'aux r'venants vivants.



MA BOULE ROULANT. *Prose.*

Derrière' chez nous 'y-a-t-un étang,
 En roulant ma boule ;
 Trois beaux canards s'en vont baignant,
 Rouli, roulant,
 Ma boule roulant,
 En roulant, ma boule roulant,
 En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
 En roulant ma boule ;
 Le fils du roi s'en va chassant,
 Rouli, roulant, &c.

Le fils du roi s'en va chassant,
 En roulant ma boule ;
 Avec son grand fusil d'argent,
 Rouli, roulant, &c.

Avec son grand fusil d'argent,
 En roulant ma boule ;
 Visa le noir, tua le blanc,
 Rouli, roulant, &c.

Visa le noir, tua le blanc,
 En roulant ma boule ;
 O fils du roi, tu es méchant !
 Rouli, roulant, &c.

O fils du roi, tu es méchant !
 En roulant ma boule ;
 D'avoir tué mon canard blanc,
 Rouli, roulant, &c.

D'avoir tué mon canard blanc,
 En roulant ma boule ;
 Par dessous l'aile, il perd son sang,
 Rouli, roulant, &c.

Par dessous l'aile il perd son sang,
 En roulant ma boule ;
 Par les yeux lui sort' des diamans,
 Rouli, roulant, &c.

Par les yeux lui sort' des diamans,
 En roulant ma boule ;
 Et par le bec l'or et l'argent,
 Rouli, roulant, &c.

Et par le bec l'or et l'argent,
 En roulant ma boule ;
 Toutes ses plum' s'en vont au vent,
 Rouli, roulant, &c.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,
 En roulant ma boule ;
 Trois dam's s'en vont les ramassant,
 Rouli, roulant, &c.

Trois dam's s'en vont les ramassant,
 En roulant ma boule ;
 C'est pour en faire un lit de camp,
 Rouli, roulant, &c.

C'est pour en faire un lit de camp,
 En roulant ma boule ;
 Pour y coucher tous les passans,
 Rouli, roulant, &c.

LA MEME *par*

AVEC UN REFRAIN DIFFERENT.

Derrière chez nous 'y-a-t-un étang,
 Lève ton pied légèrement ;
 Trois beaux canards s'en vont baignant,
 Légère—légère,
 Lève ton pied légère—légère
 Lève ton pied légèrement.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
 Lève ton pied légèrement ;
 Le fils du roi s'en va chassant,
 Légère—légère, &c.

Le fils du roi s'en va chassant,
 Lève ton pied légèrement ;
 Avec son grand fusil d'argent,
 Légère—légère, &c.

Avec son grand fusil d'argent,
 Lève ton pied légèrement ;
 Visa le noir, tua le blanc,
 Légère—légère, &c.

Visa le noir, tua le blanc,
 Lève ton pied légèrement ;
 O fils du roi, tu es méchant !
 Légère—légère, &c.

O fils du roi, tu es méchant !
 Lève ton pied légèrement ;
 D'avoir tué mon canard blanc,
 Légère—légère, &c.

D'avoir tué mon canard blanc,
 Lève ton pied légèrement ;
 Par dessous l'aile, il perd son sang,
 Légère—légère, &c.

Par dessous l'aile, il perd son sang,
 Lève ton pied légèrement ;
 Par les yeux lui sort' des diamans,
 Légère—légère, &c.

Par les yeux lui sort' des diamans,
 Lève ton pied légèrement ;
 Et par le bec l'or et l'argent,
 Légère—légère, &c.

Et par le bec l'or et l'argent,
 Lève ton pied légèrement ;
 Toutes ses plum' s'en vont au vent,
 Légère—légère, &c.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,
 Lève ton pied légèrement ;
 Trois dam's s'en vont les ramassant,
 Légère—légère, &c.

Trois dam's s'en vont les ramassant,
 Lève ton pied légèrement ;
 C'est pour en faire un lit de camp,
 Légère—légère, &c.

C'est pour en faire un lit de camp,
 Lève ton pied légèrement ;
 Pour y coucher tous les passans,
 Légère—légère, &c.



MEME

AVEC UN REFRAIN DIFFERENT.

Derrière chez nous 'y-a-t-un étang
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 Trois beaux canards s'en vont baignant,
 Tout du long de la rivière ;
 Suivons le vent,
 Mon compère,
 Suivons le vent,
 Gai gaïment.

Trois beaux canards s'en vont baignant
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 Le fils du roi s'en va chassant,
 Tout du long de la rivière, &c.

Le fils du roi s'en va chassant,
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 Avec son grand fusil d'argent,
 Tout du long de la rivière, &c.

Avec son grand fusil d'argent,
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 Visa le noir, tua le blanc,
 Tout du long de la rivière, &c.

Visa le noir, tua le blanc,
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 O fils du roi, tu es méchant !
 Tout du long de la rivière, &c.

 O fils du roi, tu es méchant !
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 D'avoir tué mon canard blanc,
 Tout du long de la rivière, &c.

 D'avoir tué mon canard blanc,
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 Par dessous l'aile il perd son sang,
 Tout du long de la rivière, &c.

 Par dessous l'aile il perd son sang,
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 Par les yeux lui sort' des diamans,
 Tout du long de la rivière, &c.

 Par les yeux lui sort' des diamans,
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 Et par le bec l'or et l'argent,
 Tout du long de la rivière, &c.

 Et par le bec l'or et l'argent,
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 Toutes ses plum's s'en vont au vent,
 Tout du long de la rivière, &c.

 Toutes ses plum's s'en vont au vent,
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 Trois dam's s'en vont les ramassant,
 Tout du long de la rivière, &c.

 Trois dam's s'en vont les ramassant,
 Légèrement,
 Gai gaïment,
 C'est pour en faire un lit de camp.
 Tout du long de la rivière.



C'est pour en faire un lit de camp,
Légalement,
Gai gaîment,
Pour y coucher tous les passans,
Tout du long de la rivière, &c.



PAPA-MIGNON.

Or écoutez une histoire
(Hélas ! qui l'aurait pu croire ?)
D'un père de l'oratoire
Qui s'est rendu capucin.
Il brocardait les bons pères
D'une insultante manière
Pour punir son vitupère,
Il s'est rendu capucin.
C'était un homme de renom,
Il s'appelait Papa-Mignon,
Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

Il était de la Garonne,
Rivière un peu fanfaronne,
Il avait l'âme gasconne
Et s'exaltait sans façons,
Ne parlant que de noblesses,
D'alliances, de comtesses,
De marquis et de duchesses,
De lambell's et d'écussons.
Le maréchal de Martignon
N'était rien près Papa-Mignon,
Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

Dans les frayeurs qu'on lui donne
Il se transporte à Narbonne,
Sans en rien dire à personne,
Pour prendre le saint habit.
Dès lors qu'on le vit paraître,
Le révérend père maître
L'introduisit dans le cloître
Et d'un ton nazard lui dit :
" Venez-vous ici tout de bon ?
" N'êtes-vous plus Papa-Mignon ?
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon ?

" Quelle est la raison mon père
 " Qui vous fait quitter la chaire
 " Qui a rejeté Saint-Pierre
 " Et la constitution ?
 " Chez vous l'on fait bonne chère,
 " Ici ce n'est que misère :
 " Si nous sommes votre affaire,
 " Il vous faut changer de ton :
 " Vous porterez sur le chignon
 " La besace, Papa-Mignon,
 " Mignon, Mignon, Papa-Mignon."

Le gardien dit qu'on assemble
 Toute la salope bande.
 Fait apporter la mutende
 Et le séraphique froc.
 " Vous vous coucherez par terre,
 " Six mois porterez la haire
 " Pour chatouiller votre chair
 " Et mettre l'orgueil au croc."
 Et tenant tous un lumignon
 Ils embrassent Papa-Mignon,
 Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" Nous avons notre langage
 " Nous disons, notre fromage,
 " Notre pain, notre potage,
 " Méprisons le beau français.
 " Du savoir la politesse,
 " Du langage la justesse
 " Ne sied point à la noblesse
 " Des vrais fils de Saint-François.
 " Frère Pancrace d'Avignon
 " Vous instruira Papa-Mignon,
 " Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" —Vous vous lèverez à Matine,
 " Vous prendrez la discipline,
 " Vous aurez de la vermine,
 " Et des poux au capuchon.
 " Vous porterez des sandales,
 " Vous aurez des hardes sales,
 " Vous conserverez des galles
 " Et de la barbe au menton ;
 " Vous sentirez l'escasignon
 " Et le gousset, Papa-Mignon,
 " Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" Voyez bien si ce long prône
 " Sur ce que la règle ordonne
 " Déjà votre cœur étonne
 " Et ralentit votre ardeur,
 " Ne voulez-vous point, mor père,
 " Mener une vie austère,
 " Embaumer le monastère
 " Par une sainte ferveur,
 " Et ramper comme un champignon
 " Sur le fumier, Papa-Mignon,
 " Mignon, Mignon, Papa-Mignon ?

" —Ah ! je dois obéissance,
 " Dit-il, à votre ordonnance,
 " Je veux faire pénitence
 " Sans plus longtemps différer ;
 " Je veux vivre en bête asine
 " Et épouser la vermine
 " Sans jamais à mon échine
 " Porter main pour me gratter,
 " Barbe-Sale sera mon nom
 " Au lieu du doux Papa-Mignon,
 " Mignon, Mignon, Papa-Mignon."



FRINGUE-FRINGUE.

Mon père a fait bâtir maison,
 Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
 Sont trois charpentiers qui la font,
 Fritain'—friton,
 Frit au poilon,
 Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
 Frit au beurre et à l'oignon.

Sont trois charpentiers qui la font,
 Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile.
 Dont le plus jeune est mon mignon,
 Fritain'—friton, &c.

Dont le plus jeune est mon mignon,
 Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
 D'un saut il mont' sur le pignon,
 Fritain'—friton, &c.

D'un saut il mont' sur le pignon,
 Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
 Il appelle ses compagnons,
 Fritain'—friton, &c.

Il appelle ses compagnons,
 Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
 " J'ai-t-un pâté de trois pigeons."
 Fritain'—friton, &c.

" J'ai-t-un pâté de trois pigeons."
 Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
 — " Assis-toi là et le mangeons."
 Fritain'—friton, &c.

" Assis-toi là et le mangeons."
 Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
 En s'asseyant il fit un bond,
 Fritain'—friton, &c.

En s'asseyant il fit un bond,
 Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
 Qui fit trembler mer et poissons,
 Fritain'—friton, &c.

Qui fit trembler mer et poissons,
 Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
 Et les cailloux qui sont au fond,
 Fritain'—friton, &c.



LE TREPAS DU CHAT.

Il était dans la ville
 Une petite fille,
 Bien chère à sa famille,
 Mais b'ien dans l'embarras,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Le grand mal qui l'opprime
 Et si fort l'intéresse,
 Soit de sa tristesse,
 Est la mort de son chat,
 Est la mort de son chat, ah ! ah !
 Est la mort de son chat.

Par un grand jour de fête
 Que cette pauvre bête
 Avait mal à la tête,
 Des douleurs d'estomac
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Cette pauvre carcasse,
 Etendu dans la place,
 Déplorait sa disgrâce
 En poussant des hélas,
 En poussant des hélas, ah ! ah !
 En poussant des hélas.

Quatre docteurs ensemble
 S'acheminent, s'assemblent,
 Arrivent, le chat tremble,
 Dit : je suis au trépas,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 L'un lui saigne l'oreille,
 L'autre dit : c'est merveille !
 Ils restent en conseil
 Et le chat expira, ah ! ah !
 Et le chat expira.

On court au Séminaire
 Chercher Monsieur Vallière,
 Pour transporter en terre
 Les restes de ce chat,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Quatre autres chats honnêtes,
 Le voile sur la tête
 Et tout couverts de crêpes,
 Portaient les coins du drap,
 Portaient les coins du drap, ah ! ah !
 Portaient les coins du drap.

Le jour de son portage
 Un matou du village,
 Habile personnage,
 Sur sa tombe grava, ah ! ah !
 " Ci gît de notre ville
 " Le chat le plus habile,
 " Qui fut toujours hostile
 " Aux souris et aux rats,
 " Aux souris et aux rats, ah ! ah !
 " Aux souris et aux rats."



LA METEMPSYCOSE.

Dialogue populaire entre BLUGEON, apprenti menuisier, et GABOIR, manœuvre-maçon.

GABOIR.

Mon pauv' Blugeon, i-faut que j'te dise
 Une affair' qui m'occup' tout plein :
 Je n'sais pas si c'est d'la bêtise,
 J'ai lu dans un liv' ce matin,
 Qu'après not' mort y'avait quequ' chose
 Qui nous f'sait r'venir autrement ;
 Ça s'appell' la métrempsycose : } *bis.*
 Sais-tu qu'ça s'rait ben amusant ! }

Parlé.—Tiens, vois-tu, v'là la chose :.... on ne r'vient pas en humain, pas d'bêtise ! on arrive en manière de plante ou d'animal. Par exemple, te v'là, toi.... bien !.... tu descends la garde.... bon !... Eh bien ! l'end'main matin, t'es tout étonné de te retrouver d'ssus ta f'nêtre, dans un pot de giroflée.

REFRAIN.—BLUGEON.

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir, } *bis.*
 Quand on sait d'en revenir ! }

BLUGEON.

Ça n'm'a pas l'air très-véridique ;
 J'ai c'qui fait que j'te croirai bien,
 J'est que l'soir, quand j'viens d'la boutique,
 J'suis toujours suivi par un chien.
 Je l'tapp' ; c'est tout d'même, il s'ostine,
 Et dans mon émagination
 Ça fait, vois-tu, mé ! qu'ça m'taquine, } *bis.*
 Parce que je m'dis un' réflexion : }

Parlé.—Au fait, c'est p't-être une connaissance qui est r'venue en Caniche.... Dis donc, Gaboir, si ça allait êtr' mon pauvre oncle Rémi !... avec ça qu'il était frisé.... Tonnerre !!! j'm'en veux.

D

t-i' quand j'pense que j'peux avoir donné des coups d'pied à mon onc' !... J'vas-t-i' respecter les chiens maintenant ! N'y a pas d'danger que j'les maltraite ; je croirais toujours d'voir mon onc' Rémi.

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir, } *bis.*
Quand on sait d'en revenir !

GABOIR.

V'là déjà que j'cherch' dans ma tête
C'que j'veut-être après mon trépas ;
Ca m'est égal de d'venir bête,
Mais j'veux des bêt's que l'on n'mang' pas.
On pourrait viv' dans la rivière,
Un poisson, c'est quequ'fois très-beau !...
Mais ça n'est pas là ma manière :
Tu sais qu'je n'peux pas sentir l'eau. } *bis.*

Parlé.—Quoiqu'ça, j'pense que ça s'rait encore un fameux moyen pour vivre longtems, que d'se mett' poisson.... Tiens,... écoute voir, une superbe chance : Nous v'la gougeons tous les deux ; nous nous en allons en nous promenant tout du long.... Il en arrive un malin, qui jette son hameçon.... un moment nous aut's qu'a pêché dans le temps : nous n'donnons pas dans la couleur.... Demi-tour à droite ! et.... enfoncé l'marin !

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir, } *bis.*
Quand on sait d'en revenir !

BLUGEON.

Moi qu'ai la tournur' si bien faite,
Que l'on dit qu'il n'y-a rien d'si beau,
Sais-tu qu'ça s'rait joliment bête,
Si j'allais r'venir en chameau.
Quand j'finirai mon existence,
Si l'hasard veut m'faire animal,
Je voudrais qu'il euss' la complaisance } *bis.*
D's'arranger pour que j'fusse cheval.

Parlé.—Par exemple, c'qui m'fâcherait dans l'état de cheval, ça s'rait d'traîner les coucous d'Saint Cloud ; on rencontre un' connaissance,... pas moyen d'arrêter.... et puis, à supposer que v'là un dimanche qu'i' fait beau, n'y a pas à dire que tu iras du côté d'la Villette,... pas du tout, il faut toujours aller s'braquer du côté d'Saint Cloud.

Tandis que si tu tombes dans l'état militaire, il y a bien plus d'agrément ; et des fois, ça peut se trouver : vu qu'à la guerre des ch'vauz sont toujours dans la cavalerie.

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir, } *bis.*
Quand on sait d'en revenir !

GABOIR.

V'là qu'est très-bon, mais, je suppose ;
Quand nous nous métamorphos'rons,
Il s'agirait d'savoir un' chose :
Comment c'que nous nous r'connaîtrons ?
J'n'ai pas du tout ni pèr' ni mère,
J'ai perdu mon pauvre onc' Rémi ;
Je n'veux pas r'venir sur la terre, } *bis.*
Si j'n'y rencontr' pas un ami.

Parlé.—Dis-donc, mon pauvr' Blugeon, nous sommes deux amis, pas vrai ? Il faut inventer un moyen d nous r'connaître.... Tiens, v'là la chose : Nous sommes deux animaux et nous nous rencontrons, j'suppose.... Eh bien ! je n'dis rien, j'mets seulement ma patte dans la tienne, et on se r'connaît tout de suite.... Mais non.... ça n'fera pas du tout cela ; pare'que tu peut avoir un inconvénient : à supposer que j's'rai un Eléphant, et toi un' Fourmi, si j'te mettais ma patte dans la tienne, j'pourrais t'incommoder.... T'auras qu'à d'monter sus mon dos ; tu m'piqueras où tu voudras ; je saurai que c'est toi, et en avant la reconnaissance !

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir, } *bis.*
Quand on sait d'en revenir !



LE GRAND NEZ.

SUR L'AIR DE : Un Canadien errant.

Refrain.—Ah ! quel nez, ah ! quel nez,
Tout l'monde en est effrayé ;
Ah ! quel nez, ah ! quel nez,
Tout l'monde en est effrayé.

Au mond' quand j'suis venu
 J'avais l'nez biscornu ;
 Maintenant me v'là grand,
 C'est pis qu'un sabot d'enfant
 Ah ! quel nez, &c.

Quand j'demand' du tabac,
 C'est a qui n'm'en don'ra pas.
 D'chaqu' narin', voyez-vous,
 J'en r'nifle au moins pour un sou-
 Ah ! quel nez, &c.

Sur l'p'tit port d'l'hôtel-dieu,
 V'là qu'un malin curieux
 M'dit : " Range donc ton nez
 Qu' j'voi' l'Archevêché."
 Ah ! quel nez, &c.

L'autr' jour à St. Martin,
 V'là qu'un plaisant gamin
 M'dit, riant aux éclats :
 " Oh ! quelle fiche il a ! "
 Ah ! quel nez, &c.

Hier, mon commandant
 Bougonnait son lieutenant
 Que d'six pouc's en avant
 Mon nez passait l'alignement.
 Ah quel nez, &c.



LE NOUVEAU DIOGENE ,

CENT JOURS, AVRIL 1815.

AIR : *Bon voyage Mr. Dumolet.*

Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne !
 Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse,
 Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
 En moins d'un mois, pour loger ma sagesse
 J'ai mis a sec mon tonneau de vin vieux.

Diogène, &c.

Où je suis bien aisément je séjourne ;
 Mais, comme nous, les dieux sont inconstants,
 Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
 Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène, &c.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire
 Ne pouvant être un utile soutien,
 Devant ma tonne on ne viendra pas dire
 Pour qui tiens tu, toi qui ne tiens a rien.

Diogène, &c.

J'aime à fronder les préjugés gothiques
 Et les cordons de toutes les couleurs ;
 Mais, étrangère aux excès politiques,
 Ma liberté n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène, &c.

Qu'en un congrès, se partageant le monde
 Des potentats soient trompeurs ou trompé
 Je ne vais point demander à la ronde
 Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène, &c.

N'ignorant pas où conduit la Satire,
 Je fuis des cours le pompeux appareil :
 Des vains honneurs trop enclin à médire,
 Auprès des rois je crains pour mon soleil

Diogène, &c.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
 Je suis pourtant assez bon citoyen :
 Si les tonneaux manquaient pour la vendange
 Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène, &c.



LE ROI DAGOBERT.

Le bon Roi Dagobert
Avait sa culotte à l'envers ;
Le grand Saint Eloi
Lui dit : ô mon Roi !
Votre majesté
Est mal culottée ;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Je vais la remettre à l'endroit.

Le bon Roi Dagobert
Fut mettre son bel habit vert ;
Le grand Saint Eloi
Lui dit : ô mon Roi !
Votre habit paré
Au coude est percé ;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Le tien est bon, prête le moi.

Du bon Roi Dagobert
Les bas étaient rongés des vers ;
Le grand Saint Eloi
Lui dit : ô mon Roi !
Vos deux bas cadets
Font voir vos molets ;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Les tiens sont neufs, donne les moi.

Le bon Roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver ;
Le grand Saint Eloi
Lui dit : ô mon Roi !
Il faut du savon
Pour votre menton ;
C'est vrai, lui dit le Roi,
As-tu deux sous, prête-les moi.

Du bon Roi Dagobert
La perruque était de travers ;
Le grand Saint Eloi
Lui dit : ô mon Roi !

Que le perruquier
 Vous a mal coiffé ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Je prends la tignasse pour moi.

Le bon Roi Dagobert
 Portait manteau court en hiver ;
 Le grand Saint Eloi
 Lui dit : ô mon Roi !
 Votre Majesté
 Est bien écourtée ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Fait le ralonger de deux doigts.

Le Roi faisait des vers,
 Mais il les faisait de travers ;
 Le grand Saint Eloi
 Lui dit : ô mon Roi !
 Laissez aux oisons
 Faire des chansons ;
 Eh bien ! lui dit le Roi,
 C'est toi qui les feras pour moi.

Le bon Roi Dagobert
 Chassait dans les plaines d'Anvers ;
 Le grand Saint Eloi
 Lui dit : ô mon Roi !
 Votre Majesté
 Est bien essoufflée ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Un lapin courait après moi.

Le bon Roi Dagobert
 Allait à la chasse au piver ;
 Le grand Saint Eloi
 Lui dit : ô mon Roi !
 La chasse aux coucous
 Vaudrait mieux pour vous ;
 Eh bien, lui dit le Roi,
 Je vais tirer, prends garde à toi.

Le bon Roi Dagobert
 Avait un grand sabre de fer ;
 Le grand Saint Eloi
 Lui dit : ô mon Roi !
 Votre Majesté
 Pourrait se blesser ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Qu'on me donne un sabre de bois.

Le bon Roi Dagobert
 Se battait à tort a travers ;
 Le grand Saint Eloi
 Lui dit : ô mon Roi !
 Votre Majesté
 Se fera tuer ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Mets-toi bien vite devant moi.

Le Roi faisait la guerre
 Mais il la faisait en hiver ;
 Le grand Saint Eloi
 Lui dit : ô mon Roi !
 Votre Majesté
 Se fera geler ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Je m'en vais retourner chez moi.

Le bon Roi Dagobert
 Voulait s'embarquer sur la mer :
 Le grand Saint Eloi
 Lui dit : ô mon Roi !
 Votre Majesté
 Se fera noyer ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 On pourra crier le Roi boit.

Le bon Roi Dagobert
 Avait un vieux fauteuil de fer ;
 Le grand Saint Eloi
 Lui dit : ô mon Roi !
 Votre vieux fauteuil
 M'a donné dans l'œil ;
 Eh bien ! lui dit le Roi,
 Fais le vite emporter chez toi.

Quand Dagobert mourut
 Le diable aussitôt accourut ;
 Le grand Saint Eloi
 Lui dit : ô mon Roi !
 Satan va passer
 Faut vous confesser ;
 Hélas ! lui dit le Roi,
 pourrais-tu mourir pour moi.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

V'LA CE QUE C'EST QUE LE PROGRES.

Je som' devenus vieux sans rien savoir ;
 Mais nos gamins, dam' ! faudrait voir,
 Y sauront tous la riethorique,
 La matheumatique,
 La métalphysique,
 La chimilque et ben d'aut' secrets :
 V'là ce que c'est que le progrès.

Sur des chemins de fer sans avoir peur
 On court la poste à la vapeur.
 Avec ça lancé com' d'un' fronde,
 En queq's heur's de ronde,
 On fait l'tour du monde
 Sans enrichir les cabarets.
 V'là ce que c'est que le progrès.

Supposé que cela saute en éclats,
 Et qu'en tombant tu t'casse un bras
 Ou qu'tu t'démette une omoplate,
 Vient un orméopate
 Qui t'casse l'aut' patte
 Pour te rend' mieux portant qu'jamais :
 V'là ce que c'est que le progrès.

Mais aussi quand on ne peut réussir
 On s'défait d'soi pour en finir :
 L'un s'flanqu' du plomb dans la calotte,
 L'aut' se tire un' botte,
 L'aut' se serr' la glotte,
 Puis l'aut' dans l'eau va chercher l'frais :
 V'là ce que c'est que le progrès.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L'ASTRONOMANIE.

REFRAIN { Collez votre œil à mon optique,
 Et grâce à c'lorgnon sans pareil,
 Vous découvrirez, jé m'en pique,
 La lune mieux qu'en plein soleil.—bis.
 E

Tous les jours de l'astronomie,
 J'élargis l'écercle, et si j'suis pas
 Membre de cette académie,
 C'est qu'l'envie est de tous états :
 J'sis tant d'jaloux par mon savoir.
 Qu'jamais on n'veulut m'y r'eevoir. } *bis.*
 Collez votre œil, &c.

Du resté, jé m'en bats les flancs et ça né m'em-
 pêché pas de voler... dans les régions les plus
 reculées de notr é pôle. Jé respecté mes rivaux
 de l'Observatoire, mais jé crains pas de dire qué
 cé grand corps dont j'eus fait l'ornément, doit se
 mordre les doigts jusqu'à la 3me capucine et être
 comme un *crin* de m'avoir donné du balai. Mes-
 sieurs, il y a uné foule de gens bons, pour ré pas
 dire plus, qui croient qué la lune est un réverbère
 allumé par l'Eternel pour faire concurrence au
 gaz ; c'est une énormé bêtise ; car moi, jé prouvè
 sans répliqué qué c'est le plus grand des astres.
 Cé monde habité comme ici-bas par des gens de
 loi, des macaires et autres industriels est inconnu
 de ceux qui n'a jamais plongé dans cé verre d'au-
 tant plus étonnant qu'il rend les objets quinze
 cents fois plus gros qué nature, au point qu'une
 foumî à la conférence d'un po... potame et qu'un
 tambour major est de taille sans s'hausser sur ses
 pieds à cé qué sa canne aille au faite du Louqui-
 sor, léquel fut jadis érigé par cé grand Séjocrisse
 (Sésostris) et de nos jours, dressé en haut par lé bas.
 Collez votre œil, &c.

Au moyen de cetté lunette,
 Il n'est plus rien, rien de caché.
 D'un procédé neuf, elle est faite
 Pour bien voir à très-bon marché !
 Avec dix centimes, deux sous, } *bis.*
 Jé vous mets au-dessus de vous.
 Collez votre œil, &c.

Approchez, c'est lé moment lé plus favorable,
 car c'est justement à l'heure où vous allez vous
 jéter dans les bras d'Orphée (lé dien du sommeil),
 qué dans cé climat élévé tout lé monde est lèvé.
 Chacun vague à ses affaires. Les negociants de
 chimiques allemandes font feu et flammes pour

allumer la pratique, mais ça ne prend pas toujours ; enfin, les arracheurs d' dents sont dehors courant après leurs mâchoires. En général, les lunatiques ne sont pas manchots, et le docteur *Tranchamora* fait savoir au public qu'il vient de trouver une découverte *chicoquancardinosupériorimirobolantifique* ; cette opération qu'il appelle le *trapisme* (*strabisme*) a pour effet de rendre la vue aux sourds et l'ouïe aux aveugles. Ce patricien ne manque jamais son coup, il se le couperait plutôt.

Collez votre œil, &c.

Avec moi vous pouvez connaître
Sans faire un poucé de chemin,
C'dont vous n'vous doutez pas pôt-être,
Mon verre approch' tout sous la main :
Curieux ! rien n'est amusant
Com' de lir' dans le firmament. } *bis.*
Collez votre œil, &c.

C'est-à-dire qu'en moins de rien je vous roue à connaître les cieux, ainsi que les travaux des lunetiers. Ce peuple à la bossé de l'invention, en voici une preuve : un mécanicien nommé César et renommé... comme la galette du Gymnase voulant procurer à ses concitoyens un certain liquide fort goûté par le borbillon, s'ingéra de foirer un puit *athénien* dont qu'il en fais voir les vertiges. Après avoir sondé cette terre ingraté, sans en rien extraire qu'il des fonds de bouteilles, des sémelles de savattes et des moules... de boutons, cet ingénieur habile finit par s'en faire et... il allait envoyer tout le bataclan chez Pluton le roi *dial* ; ne se voyant pas d'eau à boire, quand tout-à-coup une trombe d'ellé fend la terre et lui crache sans façons au visage. A ce coup de pompe, César en eut plein le dos et il n'y vit d'abord qu'il du feu, mais à la moiteur de ses effets, il reconnut son erreur et il vit voir clairement qu'il sa marchandise était trouble ; du reste, il s'en fichait comme de Colin Tampon ; le résultat tant attendu t'était atteint et la disette est impossible car ils ont de l'eau de puits.

Collez votre œil, &c.

Chacun votré tour, prénez garde
 Dé mé déranger mon objet,
 Qué celui qui payé, régarde
 Jusqu'à cé qu'il soit satisfait.
 Né soyez pas longs cépendant :
 Deux sous n'font pas des monts d'argent. } bis
 Collez votre œil, &c.

Avancez, noble insulaire, et lancez vos regards dans une esphère où c'que vous n'avez point été. C' qui vous éblouit pour lé quart-d'heure est lé spectaqué d'une fête donnée par la confrérie *dés bouchers*, en réjouissance de la fin tragiqué du bœuf gras dont ils ont coupé le *fil et...* débité les morceaux dé sa *culotte*. [L'Anglais]—*Jé entré-voyais qu'un fond noir*.—C'est tanté d'habitude. Fixez toujours et vous entendrez lé bruit d'un feu *ruggiericoartificiel*. [L'Anglais]—*Jé entends qué votré bec*.—Cé coup d'œil mérité votre admiration. [L'Anglais]—*Jé apercevais toujours rien*.—Alors, britannique, vous êtes louche. [L'Anglais]—*God-dem ! vous disez qué jé mé mouche, jé allais boxer vous*.—Voyons, voyons, Milord, né rageons pas et examinons si c'est qué ma machiné est indisposée... juste ! régardez mon ambat *deur...* a-t-on vu un galopin pareil ?... réviens y mé fiche uné calotté sur mon téléscope, je té soignerai, vas, montard ! [L'Anglais]—*Laissez mou vos et vôte moutarde, vous me montez au nez, et jé avais envie ausé de calotter votre figuiour* vous qui a volé mou. Volé ? merci ! je n'ai rien reçu. [L'Anglais]—*Gardez toute, mais vous m'y rependrez plous*. Tant mieux po : toi, méchant mangeur dé plumpuding, car si jé t'y répince, jé té frotterai si bien les reins qué tu t'en ressentiras en touchant tes côtes. A qui l'tour, là ! Messieurs ?

Collez votre œil, &c.





TEMPETE.

J'aime le tapage,
 Le tapage, le tapage,
 Oui je suis tapageur !
 J'ai besoin d'orage ;
 J'aime le tapage,
 Le tapage, le tapage,
 Oui, je suis tapageur !
 C'est là mon humeur.
 J'aime le tapage,
 Le tapage, le tapage ;
 Moi, je suis tapageur !
 J'aime le tapage,
 Le tapage, le tapage ;
 Oui, c'est là mon humeur.

Bon enfant, mais fort mauvaise tête,
 Sur mon brick quand j'étais écumeur,
 L'équipage me nomma TEMPETE,
 A cause de ma bruyante humeur.
 Au beau tems triste et sauvage,
 Mais folâtre à l'ouragan ;
 Quand ciel et mer faisaient rage,
 Moi je chantais en riant :
 J'aime le tapage,
 Le tapage, le tapage ;
 Oui, je suis tapageur !
 Bonjour à l'orage ;
 J'aime etc., etc.

Mais signalait-on la voile anglaise,
 Je devenais tout-à-fait charmant ;
 Et quand les autres bondissaient d'aise,
 Moi, je dansais de contentement.
 Alors commençait la fête :
 A l'un je cassais les bras,
 A l'autre fendais la tête,
 Je chantais dans le fracas :
 J'aime le tapage,
 Le tapage, le tapage ;
 J'ai besoin de combats ;
 J'ai besoin d'orage.
 J'aime etc., etc.

A présent que j'ai eu ma retraite,
 Je me vois forcé de végéter :
 Eh bien ! souvent, tout seul je tempête
 De n'avoir jamais à tempêter.
 Un vieux compagnon de lame,
 Aussi folâtre que moi,
 Me dit de prendre une femme.....
 Eh ! mais, pas si mal, ma foi !

J'aime le tapage,
 Le tapage, le tapage ;
 Dès demain, dès demain
 Entrons en ménage.
 J'aime le tapage,
 Le tapage, le tapage ;
 Femme de belle humeur
 Vaut mer en fureur :
 J'aime le tapage,
 Le tapage, le tapage ;
 Moi, je suis tapageur !
 J'aime le tapage,
 Le tapage, le tapage ;
 Oui, c'est là mon humeur.



LES CLOCHES DU MONASTERE.

Les cloches du monastère
 Qu'j'ai pris le capuchon,
 Ne sonnent jamais sans faire
 Au genre humain la leçon ;
 Soit par crainte, ou par mépris,
 Elles ont pris pour devise :
 Dindon, dindon, dindon, [bis.]
 Mortel écoutez-les donc,
 Dindon, dindon, dindon.

Voyez-vous ce riche avare
 Qui jeûnait sur son argent,
 Dont le trépas le sépare ?
 Il mourut en enrageant.
 A peine est-il dans l'enceinte
 Que déjà la cloche tinte :
 Dindon, dindon, dindon, [bis.]
 Que ne jouissais-tu donc ?
 Dindon, dindon, dindon.

Au fond d'une simple bière
 Voyez ce prodigue fou,
 Qui trois fois millionnaire,
 Mourut sans avoir un sou :
 A sa suite il n'a personne,
 Et notre cloche lui sonne :
 Dindon, dindon, dindon, [bis.]
 Que ne ménageais-tu donc ?
 Dindon, dindon, dindon.

Quel est ce convoi modeste ?
 Celui d'un Gascon bavard,
 Qui pour un propos trop leste,
 Hier fut mis à l'écart.
 A peine il contait pour trente,
 Et notre cloche lui chante :
 Dindon, dindon, dindon, [bis.]
 Que ne te taisais-tu donc ?
 Dindon, dindon, dindon.

O vous, qui de cette vie
 Avec moi suivez le cours,
 Et qui trouvez, je parie,
 Que les instants en sont courts,
 Gardez-vous que la clochette,
 Certain jour ne vous répète :
 Dindon, dindon, dindon, [bis.]
 Que n'en profitez-vous donc ?
 Dindon, dindon, dindon.



LA MACHINE INFERNALE.

—
 Chantons le récit fidèle
 Du plus horrible attentat
 Exercé contre l'état,
 Rue Nicaise, au Carrrouelle ;
 De ce fait la vérité
 Fait frémir l'humanité.

Une machine infernale,
De nouvelle invention,
Fit, par son explosion,
Un dégât que rien n'égale;
Renversant aux environs
Les hommes et les maisons.

Le consul dans sa voiture
A l'instant passait par là ;
Il allait à l'opéra.
C'était à lui, chose sure,
Qu'on voulait donner la mort,
Mais ce fut un vain effort.

De ses chevaux la vitesse
Avait devancé le coup ;
Mais, s'arrêtant tout-à-coup,
De s'informer il s'empresse ;
Sans craindre ce noir dessein,
Il poursuivit son chemin.

Cette machine infernale
Était faite d'un tonneau,
Et renfermant, au lieu d'eau,
Beaucoup de poudre et des balles :
Cette invention d'enfer
Avait des cercles de fer.

Les éclats de la machine
Enfoncèrent les maisons,
Et la chute des plafonds
Entassa sous leur ruine,
Les meubles et les trésors,
Et les blessés et les morts.

Le tribunal plein de zèle,
Le Sénat conservateur,
Ministre et Législateur,
Le conseil d'état fidèle,
Au grand consul, en ce jour,
Vinrent prouver leur amour.

DISCOURS DU MINISTRE DE LA POLICE AU
PREMIER CONSUL.

Une machine semblable
Est saisie entre les mains
De ces monstres inhumains,



où c'que j'm'embrouille toujours invinciblement. L'caporal instructeur, Simon Toupet, m'a pourtant conféré un moilien de m'y r'connaître, il a même évu l'obligeance de l'attacher lui-même ; et ben oui, du foin pour ma gauche et de la paille pour ma droite. J'sais ben qu'ça leur-z-y fait un signalement ; ben ! vous m'croirez si vous voulez, ç'a m'ahurit encore plus quand i'm'erie : (imitant le Caporal et d'une grosse voix.)

(Petit-Jean marchant à contretems et très-maladroitement.)

Foin, paill', foin, paill',
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent !
Foin, paill', paill', foin !
Caporal,
C'a va plus mal.
C'est-i foin ? c'est-i paill' ?
Queu cass' tête infernal !
Caporal, caporal,
Ca va-t-encor plus mal.

Je suis loin d'critiquer vraiment
L'plus bel état du monde ;
Pourtant j'avouerais franchement
Qu'ma profession abonde,
En tout' sort' d'embêtement ;
Et quand je r'capitule
Mes nombreux vèxemens divers,
A bon droit j'm'intétule
Le souff' douleur de l'univers.

D'abord, c'est moi qui fais la soupe aux camarades ; mais c'est très-peu moi qui la mange, la soupe, vu qu'étant distrait, je manque toujours mon tour à la gamelle, et quand j'm'avance, je n'attrape que des coups de cuillers sur més doigts infortunés et retardataires. Ensuite le Caporal instructeur se plaint perpétuellement que més talons ne se touchent pas. Ah ! sapristi ! qui dit, je te proclame de la grande famille des cagneux, mon vieux, archi-cagneux ; pour que tes talons joignassent, il faudrait qu'on te rognasse trois pouces d'ossettes en dedans de chaque genou, et, comme ça pourrait être douloureux, je poursuis les documens.

Foin, paill', foin, paill', etc.

Mais v'là-ti pas qu'i' dit com' ça
 Que j'ai la têt' trop dure ;
 Qu'étant cagneux et cœtera,
 Ce soir, la chose est sure,
 Cheux nous on m'renverra.
 Ma foi, viv' les ganaches !
 Et les g'noux cagneux dans les rangs :
 J'vas r'voir mon ân', mes vaches,
 Mes chers dindons, mes chers parens !

(Parlé très-joyeusement.)

Eh ! vite, ma blouse, mes sabots, mon casque
 à mèche : [et tricotant vivement des jambes]
 j'peux être cheux nous sur l'coup d'six heures ;
 c'est l'heure où c'qu'on trait la rouge ; c'te pauvre
 rouge [avec sentiment], c'était moi qui la trayais,
 j'avais toute sa confiance ; j'suis sûr qu'a va me
 r'connaître et m'donner queque bon coup d'corne
 en me r'gardant avec ses grands yeux bleus ! [il rit
 bêtement]. Et nos canards donc, ces pauv' bar-
 boteux ! i' n's'ront pas encore couchés... v'là
 dés êtres qui m'étaient attachés ! me f'saient-ils
 bon accueil quand j'leur z'apportais à manger!...
 Ah ! ça va-t'être une vraie fête de famille, sur-
 tout si mon père et ma mère en sont. En avant,
 marche !...

Foin, paill', foin, paill',
 Allons, Petit-Jean,
 Sois donc intelligent !
 Foin, paill', foin, paill',
 N'ayant plus l'caporal
 Qui m'app'lait animal,
 Je crois qu'ça va moins mal ;
 N'ayant plus l'caporal,
 Ça va pourtant moins mal.

Queu bonheur ! j'viens d'apercevoir
 Le clocher d'mon village !
 Mes chers parens, j'vas donc vous r'voir
 Sous nos grands saules, j'gage,
 Qui font le r'pas du soir...
 D'la soupe aux choux qui fume,
 Mon nez se régale déjà,
 Oui j'la sens, oui je l'hume....
 Bonjour, maman, bonjour, papa !

(Parlé en riant bêtement et avec beaucoup de gailé.)

C'est moi ! me v'là ! Petit-Jean ! j'ai pas été longtemps, hein ?.... i'n'veulent pas d'moi, i'm'ont mis au r'but.... j'ai la tête trop dure.... y a-t-i' encore d'la soupe ? tiens v'là ma cousine ! bonjour Margoton. Tu n'sais pas, j't'apprendrai demain à marcher militairement... [s'interrompant] donne moi d'la soupe, [continuant] avec du foin et d'la paille... donne-moi-z-en encore....

Foin, paill', foin, paill',
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent !
Foin, paill', foin, paill',
M'disait mon caporal,
En m'app'lant animal ;
Ca marchait toujours mal,
C'allait mal ! c'allait mal !
C'allait d'plus en plus mal !



MA TANTE OPPORTUNE,

ou

LE MENAGE D'UNE VIEILLE FILLE.

Ma tante Opportune, fille majeure, s'attachait facilement, ayant une passion désordonnée pour les chats et les petits oiseaux.

Grisgris, matou sexagénaire, établi à poste fixe sur l'épaule de sa maîtresse.

Petit Fils,
Petit Mignon, } serins, 12 ans seulement, mais leur existence est assurée par une rente viagère de 200f. inscrite au grand livre.

Moi, seul et unique parent, demeurant sur le même carré, respectant les chats, les chiens et généralement tous les animaux orduriers.

Ma vieille tante Cpportune
 Aimait tant les animaux,
 Qu'ell' me laissa sans fortune,
 A la mort de ses oiseaux.
 N'ayant qu'un chat pour famille,
 Deux vieux serins, outre moi,
 Ah ! disait la vieille fille,
 Nous r'gardant avec émoi :

Refr.—Moi, j'aime les bêtes !...
 Est-c' comm' ça q'vous êtes ?
 C'a fait tant de mal
 D'voir souffrir un animal !...
 Ca fait tant de mal !
 Un pauvr' animal !...

Un jour son chat rendait l'âme,
 Je tâchais de m'attendrir ;
 La vieille tombe et se pâme !
 Mon chat, mon chat va mourir !
 Moi, je l'prends, mais l'matou crève....
 Dans l'égar'ment d'sa douleur,
 Ma tant', qu'un tel coup achève,
 M'chass' comm' un empoisonneur !...

[PARLE.]—*Mais c't'égale, pauvr' femme, faut pas
 lui en vouloir.*

Elle aimait les bêtes, etc.

Oubliant dans sa colère
 De rentrer ses canaris,
 Pendant qu'ell' se désespère,
 Ils meur' de froid, pauvr's chéris !...
 Seule alors, la vieille fille,
 M'écrivit : reviens chez moi ;
 Au mond' n'ayant plus d'famille,
 Je m'suis souvenu de toi ;
 Car j'aime les bêtes, etc.

Je n'comprends pas la morale.
 —Vous n'avez pas d'sentiment !...
 —Je ne vois qu'un chat qui râle.
 —Moi, je vois un fait touchant :
 Qu'une fille se marie
 Ou garde le célibat,
 Il faut aimer dans la vie,
 Ou son époux.... ou son chat !

[PARLE.]—*Mais faites mieux.*

N'aimez pas les bêtes,
Restez comm' vous êtes ;
C'a fait trop de mal
Quand on est sentimental,
C'a fait trop de mal
D'êt' sentimental.



LA TOURNEE DU DIABLE.

Le diable est sorti d'enfer
Pour faire le tour du monde ;
Envoyé par Lucifer
Pour butiner dans sa ronde,
Dans tous les corps de métiers :
Commencant par les meûniers,
Qui prennent des moutures ;
Vous irez dans la voiture.

Ensuite il va chez le boucher
Qui pour du bœuf vend d'la vache,
C'est lui je l'entends parler :
" Bonjour donc, Monsieur Eustache,
Bien vite, dépêche-toi
De t'en venir avec moi ;
Laisse-là tes fressures,
Et monte dans la voiture."

Boulangers, à votre tour !
Vous fait's souvent la rapine ;
Il faut laisser là le four,
Il faut changer de farine.
Vous faites vos pains petits,
Et le plus souvent mal cuits,
Ou bien de pâte sûre :
Vous irez dans la voiture.

Charpentiers et menuisiers,
Dont les pieds n'ont que dix pouces ;
Maçons, couvreurs, cordonniers,
Le diable est à vos trousses.

Chaudronniers, qui mettez tous
La pièce à côté des trous ;
Pour apprend' la soudure,
Embarquez dans la voiture.

Juges, toujours préparés,
Il faut quitter là vos sièges ;
Vous allez être jugés
Et payer tous vos manéges.
Par vos sentenc's mal données
Ont été souvent ruinées
Des millions de familles :
Il faut que le corps vous grille.

Les tailleurs et les drapiers
Monteront avec les autres,
Ainsi que les chapeliers
Et bien d'autres bons apôtres.
Toi, cabaretier malin,
Qui pour augmenter ton vin,
Mets de l'eau toute pure,
Tu iras dans la voiture.

A vous, Messieurs les marchands,
C'est à vous que l'on s'adresse,
Vous savez tromper les gens
Par mensonge et par finesse ;
Bien souvent vous leur vendez
Des effets endommagés :
Vous irez, chose sûre,
Vous irez dans la voiture.

Et vous, bons cultivateurs,
Qui n'êtes point de ce nombre,
Vous êtes des gens d'honneur,
Le diable n'a rien de contre ;
Votre terr' vous cultivez,
Honnêtement vous vendez,
A la bonne mesure,
Vous n'irez pas en voiture.

*La chanson en damne bien d'autres, mais en si
mauvaise poésie que nous avons cru devoir être
plus indulgent qu'elle.*



LES GRANDES VERITES.

La chandelle nous éclaire,
 Le grand froid nous engourdit,
 L'eau fraîche nous désaltère,
 On dort bien dans un bon lit.
 On fait vendange en septembre,
 En juin viennent les chaleurs,
 Et quand je suis dans ma chambre
 Je ne suis jamais ailleurs.

Rien n'est plus froid que la glace,
 Pour saler il faut du sel.
 Tout fuit, tout s'use et tout passe ;
 Dieu lui seul est éternel.
 Le Danube n'est pas l'Oise,
 Le soir n'est pas le matin,
 Et le chemin de Pontoise
 N'est pas celui de Pantin.

Le plus sot n'est qu'une bête,
 Le plus sage est le moins fou ;
 Les pieds sont loin de la tête,
 La tête est bien près du cou.
 Quand on boit trop, on s'enivre ;
 La sauce fait le poisson ;
 Un pain d'une demi-livre
 Pèse plus d'un quarteron.

Quand un malade à la fièvre,
 Il ne se porte pas bien.
 Qui veut courir plus d'un lièvre
 A coup sûr n'attrape rien.
 Soufflez sur votre potage,
 Bientôt il refroidira ;
 Enfermez votre fromage,
 Ou le chat le mangera.

Les chemises ont des manches.
 Tout coquin n'est pas pendu.
 Tout le monde court au branches,
 Lorsque l'arbre est abattu.

Qu'il croit tout est trop crédule,
 En mesure il faut danser,
 Une écrivisse recule
 Toujours au lieu d'avancer.

Point de mets que l'on ne mange,
 Mais il faut du pain avec,
 Et des perdrix sans orange
 Valent mieux qu'un hareng sec.
 Une tonne de vinaigre
 Ne prend pas un moucheron.
 A vouloir blanchir un-nègre
 Le barbier perd son savon.

On ne se fait pas la barbe
 Avec un manche à balais.
 Plantez-moi de la rhubarbe,
 Vous n'aurez pas des navets.
 C'était le cheval de Troie
 Qui ne buvait pas de vin ;
 Et les ânes qu'on emploie
 Ne vont pas tous au moulin.

J'ai vu des cailloux de pierre,
 Des arbres dans les forêts,
 Des poissons dans la rivière,
 Des grenouilles au marais ;
 J'ai vu le lièvre imbécille
 Craignant le vent qui soufflait,
 Et la girouette mobile
 Tournant au vent qui tournait.

Le bon sens vaut tous les livres,
 La sagesse est un trésor.
 Trente francs font trente livres.
 Du papier n'est pas de l'or.
 Par maint bœillard qui beugle
 Le sourd n'est pas étourdi.
 Il n'est rien tel qu'un aveugle,
 Pour n'y voir goutte à midi.

Ne nous faites pas un cri
 De ces couplets sans façon ;
 On y trouve de la rime
 Au défaut de la raison.
 Dans ce siècle de lumières,
 De talents et de vertus,
 Heureux qui ne parle guères
 Et qui n'en pense pas plus.



M'EN REVENANT DE LA VENDEE.

M'en revenant de la Vendée, [bis.]
 Dans mon chemin j'ai rencontré,
 Vous m'amusez toujours :
 Jamais je m'en irai chez nous,
 J'ai trop grand' peur des loups.

Dans mon chemin j'ai rencontré, [bis.]
 Trois cavaliers fort bien montés,
 Vous m'amusez, &c.

Trois cavaliers fort bien montés, [bis.]
 Deux à cheval et l'autre à pied,
 Vous m'amusez, &c.

Deux à cheval et l'autre à pieds. [bis.]
 Celui d'à pieds m'a demandé,
 Vous m'amusez, &c.

Celui d'à pieds m'a demandé : [bis.]
 "Où irons-nous ce soir coucher ?"
 Vous m'amusez, &c.

"Où irons-nous ce soir coucher ?" [bis.]
 — "Chez moi, Monsieur, si vous voulez,
 Vous m'amusez, &c.

"Chez moi, Monsieur, si vous voulez ; [bis.]
 "Vous y trouv'erez un bon souper,
 Vous m'amusez, &c.

"Vous y trouv'erez un bon souper [bis.]
 "Et un bon lit pour vous coucher,
 Vous m'amusez, &c.

"Et un bon lit pour vous coucher." [bis.]
 Les cavaliers ont accepté,
 Vous m'amusez, &c.



A SAINT-MALO.

A Saint-Malo, beau port de mer, [bis.]
Trois gros navir's sont arrivés.

Nous irons sur l'eau
Nous y prom' promener,
Nous irons jouer dans l'île.

Trois gros navir's sont arrivés, [bis.]
Chargés d'avoin', chargés de blé.
Nous irons, &c.

Chargés d'avoin', chargés de blé ; [bis.]
Trois dam's s'en vont les marchander.
Nous irons, &c.

Trois dam's s'en vont les marchander : [bis.]
Marchand, marchand, combien ton blé ?
Nous irons, &c.

Marchand, marchand, combien ton blé ? [bis.]
—Trois francs l'avoin', six francs le blé.
Nous irons, &c.

Trois francs l'avoin', six francs le blé. [bis.]
—C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.
Nous irons, &c.

C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié. [bis.]
—Montez, mes dam's, vous le verrez.
Nous irons, &c.

Montez, mes dam's, vous le verrez. [bis.]
—Marchand, tu n'vendas pas ton blé.
Nous irons, &c.

Marchand, tu n'vendas pas ton blé. [bis.]
—Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.
Nous irons, &c.

Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai. [bis.]
—A ce prix, on va s'arranger.
Nous irons, &c.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LA PETITION DU PERE TRAFALGAR,

COCHER DE COUCOU.

Tout meurt dans l'stél' de la lumière :
 L'coucou, vaincu par la vapeur,
 A cessé d'fournir sa carrière ;
 Car l'eau, le feu caus'nt mon malheur.
 De St. Germain, j'faisais l'service,
 J'mettais quatr' heur's ordinar'ment ;
 Chevaux, lapins, soldats, nourrice,
 Oni ! tout le monde était content.

Parlé — Qu'est ce qui n'connaissait pas, de Paris
 à St. Germain, le vieux Trafalgar, le père du lapin,
 la providence du Tourlourou ? ... à quinze sous ses
 places et moitié prix pour messieurs les mil-l-l-litai-
 res.... ça marchait dans ce tems là.... pas trop vite,
 mais enfin.... Quand tout d'un coup le diable s'en
 mêle.... On pose des tringles en fer à travers les
 champs.... on chauffe une bouillotte, et j'vois une
 trentaine de char-à-bancs qui couraient à la queue
 pour nous la faire... c'est comme ça que ça se joue,
 que j'dis.... une minute L... je ne suis pas le plus
 fort aussi.....

Au gouvernement,
 Moi, directement,
 Craint' de fin tragique,
 J'adress' un' supplique :
 Le tuyau fumeur,
 Fera mon malheur,
 Aussi j'en ai peur,
 Et j'fuis la vapeur.

Puis sur St. Cloud j'mets ma voiture,
 Mon édredon numéroté,
 Bientôt l'wagon roule et murmure,
 Faut s'établir d'un autr' côté.
 Par des chemins tous en ferrailles,
 Méchant destin, tu me poursuis !
 Car on en fait deux pour Versailles,
 Un pour Corbeil, un pour St. D'nis.

Parlé.—C'est tout ça qui m'en a fait éprouver une (comme y disent) de locomotion ! c'est vrai, chassé de St. Germain, je file sur St. Cloud, [criant] St. Cloud, St. Cloud ! ah ben oui ! la route en fer me rejoint et me poursuit. Je cours sur Versailles même jeu.... plus qu'ça d'vapeur.... excusez.... en v'là une puissance qui va dévorer tout, à commencer par mes lapins.... oui, mais pour mettre ordre à ça.....

Au gouvernement, &c.

Mon vieux cosak, ma vieill' cocotte,
Voyons qu'est-c'que j'vas fair' de vous ?
J'suis ratissé com' un' carotte,
Enfoncé l'patron des coucons !
Adieu l'avoin', adieu l'fourrage ;
Pleurez, plus rien dans mes goussets.
Cosak, va chez l'marchand d'cirage,
Et Cocott', chez l'marchand d'briquets.

Parlé.—En v'là un sort pénible pour ces pauv's bêtes ! et quand viendra tout-à-fait le règne de la vapeur.... qu'est ce qu'on en fera de ces pauv's chevaux ?... des beefstecks pour les restaurants à vingt deux sous.... plus de chevaux, plus de cochers.... on aura des Wagons anglais, des courses en Wagons, et la cavalerie ne sera plus que la Wagonnerieet, comme il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints.... j'écris au gouvernement ! Il comprendra ma position, lui, le char de l'état.... comme indemnité, je demande mon passage gratuit en Afrique pour moi et mes bêtes..

Au gouvernement, &c.

Tout mon espoir est en Afrique :
C'est un pays dépouillé d'eau,
Pas d'charbon d'terr', pas d'mécanique,
Mon seul rival sera l'chameau ;
Mais je n'crains pas c'te concurrence,
Pour ménager leurs escarpins,
Les bédouins viendront, comme en France,
S'mettr' sur la banquette aux lapins.

Parlé.—Oui, c'est ça : je débarque avec mes bêtes en Algère, et, comme il n'y croît aucun

charbon, en dépit de la vapeur, j'établis une ligne
d'Oran à Mascara (criant) Mascara ! Mascara !
Oran ! Oran ! Mascara !... Je diminue mes prix...
et je fais le bonheur des nourrices et du lapin bédouin....
Mascara, Mascara, voilà not' bourgeois,
montez mon moricaud ! à bas la vapeur.... enfon-
cés les caravanes et les chameaux du désert !...

Au gouvernement, &c.



ROGER BONTEMPS.

AIR : *Ronde du camp de Grandpré.*

Aux gens atrabillaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontents,
Eh ! gai ! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de mon père
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours ;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans,
Eh ! gai ! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,
Mon père, en ta bonté ;
De ma philosophie,
Pardonne la gaîté ;
Que ma saison dernière
Soit encor un printemps ;
Eh ! gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
 Vous, riches désireux ;
 Vous, dont le char dévie
 Après un cours heureux ;
 Vous, qui perdez peut-être
 Des titres éclatans,
 Eh ! gai ! prenez pour maître
 Le gros Roger Bontemps.

BERANGER.



LE BON HOMME.

Tenez, moi, je suis un bon homme,
 Je l'affirme de bonne foi ;
 Il faudrait aller jusqu'à Rome
 Pour en trouver un comme moi.
 Pour éviter, dans une affaire,
 Les querelles qu'on veut chercher,
 Tranquillement je laisse faire
 Ce que je ne puis empêcher. (bis.)

J'ai du penchant pour être ivrogne,
 J'idolâtre un verre de vin ;
 Qu'il soit de Bordeaux, de Bourgogne,
 Je le trouve toujours divin ;
 Mais, bien qu'il me soit salulaire,
 Lorsque je suis dans un repas,
 Je sais me contenter d'eau claire
 Quand le vin ne se montre pas. (bis.)

Il est des gens dans ce bas monde
 Qui de rien ne sont satisfaits ;
 Et, bien que chez eux tout abonde,
 Ils forment encor des souhaits.
 Moi, la misère me tracasse,
 Je n'ai jamais un sou vaillant ;
 Il m'en faudrait, mais je m'en passe,
 Ne pouvant pas faire autrement. (bis.)

Je connais de grands personnages,
 Je les vois même fort souvent ;
 Ils reçoivent bien mes hommages,
 Et me font plus d'un compliment ;
 Ils ont une bonne cuisine,
 Ils donnent de fort bons repas ;
 Mais jamais chez eux je ne dîne,
 Car on ne m'y invite pas. (bis.)

En commençant ma chansonnette,
 J'espérais, je dois l'avouer,
 Vous plaire, mais la voilà faite,
 Et je ne puis pas m'en louer.
 Sans démentir mon caractère,
 Il faut, mes amis, dans ce cas,
 Prendre le parti de me taire,
 Pour que l'on ne m'y force pas. (bis.)



LE MOINE. *aria*

—

Air connu.

—

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis.)
 Un capuchon je lui donnerai. (bis.)
 Danse, mon moine, danse,
 Tu n'entends pas la danse,
 Tu ne'ntends pas, maluré lon la,
 Tu n'entends pas, maluré danser.

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis.)
 Un ceinturon je lui donnerai. (bis.)
 Danse, &c.

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis.)
 Un chapelet je lui donnerai. (bis.)
 Danse, &c.

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis.)
 Un froc de bure lui donnerai. (bis.)
 Danse, &c.

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis.)
 Un beau psautier je lui donnerai. (bis.)
 Danse, &c.

S'il n'avait fait vœu de pauvreté, (bis.)
 Bien d'autres choses lui donnerai. (bis.)
 Danse, &c.

L'AIMABLE JEUNE HOMME.

AIR : *Que j'aime à voir les hirondelles.*

Je suis un aimable jeune homme,
 Je n'ai que soixante-et-dix ans ;
 La belle bouche on me surnomme
 Pour l'éclat noir de mes deux dents.
 Tandis que sur mainte figure
 Existe un défaut plus qu'affreux,
 (Celui de deux yeux), je le jure,
 Moi, je n'ai qu'un œil langoureux.

Un teint très-vif, couleur de terre,
 Ajoute encore à mes appas.
 Sur ma chauve-tête, en arrière,
 Trois cheveux ne voyez-vous pas ?
 Mon nez plat, large de trois pouces,
 Présente deux charnants canaux,
 Qui s'écoulent, en pentes douces
 De liqueur noire deux ruisseaux.

Ma taille est svelte et dégagée ;
 Je marche aussi bien qu'un boiteux ;
 De tumeurs ma jambe est chargée,
 Et puis même je suis cagneux ;
 Mon corps est comme une colline,
 J'ai les membres tout ramassés.....
 Mais pourquoi vous vanter ma mine ?
 Ma bosse vous en dit assez.

H

Je chante mieux qu'un corbeau même ;
 Comme un âne je suis savant.
 De ma flûte couleur de crème
 Je tire un son bien discordant :
 De plus j'ai le cœur très-sensible,
 Et quand mon bon père mourut,
 Autant d'onions que possible,
 Pour larmoyer, il me fallut.

Je ne manque pas de richesses :
 Un oncle m'a donné son bien,
 Et pour connaître ses largesses,
 Il faut savoir qu'il n'avait rien.
 Je possède cinq cents villages
 Dans les airs, je n'ai pas menti,
 Et puis maints autres héritages ;
 N'est-ce pas un bon garanti ?



AINSI SOIT-IL.

AIR : *Alleluia.*

Je suis devin, mes chers amis ;
 L'avenir qui vous est promis
 Se découvre à mon art subtil.
 Ainsi soit-il.

Plus de poète adulateur ;
 Le puissant craindra le flatteur ;
 Nul courtisan ne sera vil.
 Ainsi soit-il.

Plus d'usuriers, plus de joueurs,
 De petits banquiers grands seigneurs,
 Et pas un commis incivil.
 Ainsi soit-il.

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours.
Dont l'infortune rompt le fil.
Ainsi soit-il.

L'on montrera dans chaque écrit,
Plus de génie et moins d'esprit,
Laissant tout jargon puéril.
Ainsi soit-il.

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité ;
Le critique sera civil.
Ainsi soit-il.

On rira des erreurs des grands,
On chansonnera leurs agents,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il.

En France enfin renaît le goût ;
La justice règne partout,
Et la vérité sort d'exil.
Ainsi soit-il.

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui met chaque chose en son lieu,
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il.

BERANGER.



ELOGE DE L'EAU.

Il pleut, il pleut enfin !
Et la vigne altérée
Va se voir abreuvée
Par ce bienfait divin !
De l'eau chantons la gloire,
On la méprise en vain :
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

C'est de l'eau, j'en conviens,
 Que Dieu fit le déluge,
 Mais ce souverain juge
 Mit les maux près des biens :
 Du déluge l'histoire
 Fait naître le raisin :
 C'est l'eau qui nous fait boire
 Du vin, du vin, du vin.

Par un temps sec et beau
 Le meunier du village,
 Se morfond sans ouvrage
 Et ne boit que de l'eau.
 Il rentre dans sa gloire
 Quand l'eau vient au moulin,
 C'est l'eau qui lui fait boire
 Du vin, du vin, du vin.

Du bonheur je jouis,
 Quand la rivière apporte
 Presque devant ma porte,
 Des vins de tous pays :
 Ma cave et mon armoire
 Dans l'instant tout est plein !
 C'est l'eau qui nous fait boire
 Du vin, du vin, du vin.

S'il faut un trait nouveau,
 Mes amis, je le guette,
 Voyez à la guinguette,
 Entrer mon porteur d'eau.
 Il y perd la mémoire
 Des travaux du matin :
 C'est l'eau qui nous fait boire
 Du vin, du vin, du vin.

Mais à vous chanter l'eau
 Je sens que je m'altère,
 Passez-moi vite un verre
 Plein de jus du tonneau ;
 Si tout mon auditoire
 Répète mon refrain :
 C'est l'eau qui lui fait boire
 Du vin, du vin, du vin.

ARMAND GOUFFÉ.

LE MORT VIVANT.

Air des Bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Quand le plaisir, à grand coups m'abreuvant,
Gaîment m'assiege et derrière et devant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Un sot fait-il sonner son coffre fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Volnay, Pomard, Beaune, et Moulin-à-vent,
Fait-on sonner votre âge en vous servant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
En fait de vin qu'on se montre savant,
Dût-on pousser le sujet trop avant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Faut-il ailer guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Que près du feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque, assis derrière un paravent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant.

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
Le verre en main, quand j'implore un bon vent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant.

BERANGER.



LES TRIBULATIONS D'UN ANGLAIS.

Ref.—Dans les pays que je parcours,
 Partout on en veut à mes jours,
 Partout, yes, partout où je cours,
 J'étais contrarié toujours ;
 Partout, yes, partout où je cours,
 J'étais contrarié toujours ;
 Partout, yes, partout où je cours,
 J'étais contrarié toujours,
 Toujours, toujours.

Ah ! bien sûr, je perdrai le tête !
 Et ça tardera pas, je crois ;
 Car, pour me fair' devenir bête,
 Les bêt's ils se fichaient de moi !

Parlé.—Tenez, Mossé, un jour, le docteur Green il avait ordonné à moâ, le potage de corbeau, pour le poitrine ; je cherchai un, et je trouvai qui se promenait toute seule dans le campagne. Je fiche un coup de fiousil à lui, je touchai pas ; mon bête de corbeau tournait autour de moâ, en disant : croâ, croâ, croâ ; crois quoi ? que j'attraperai pas vos ? oh ! j'attraperai ! et je faisais aussi. Au bout de troâ semaines, je voyai mon bête de corbeau qu'il était assis dans un pommier ; *(se baissant et ajustant)* je baissai moâ, j'approchai doucement... doucement... j'ajoustai... pan ! *(d'un air très-naturel)* il bougeait pas ; je pogne avec la main : voiez la méchanceté de cet oiseau : mon politique de volaille il avait jougé à propos de faiser empailler lui depuis plus de quinze jours ! *(avec colère)* pour se ficher de moâ ! vous voyez bien, mossé, que

Dans les pays que je parcours, &c.

Un chien, jaloux de l'Angleterre,
 A qui j'avais rien fait jamais,
 Probablement pour se distraire,
 Faisait la guerre à mes mollets !

Parlé.—Il était toujours après les jambes de moâ, (faisant semblant parler à un chien) vous voulez quelque chose ? hein ! Comme je disais ça, il pogne à moâ avec les dents, un morceau de pantalon et un morceau de viande aussi ; je courai tout de suite après, et je trouvai mon chien assis avec le propriétaire de lui. (très haut) Je volais rien savoir de quel droit, mossé le chien, vous vous permettez de.... vous.... permettre de venir chercher le nourriture de vous dans les mollets de moâ ? le premier fois que vous le faisez, je coupais le cou à vos avec un coup de sioucil. Oh ! disait le propriétaire.—Oh ! n'y a pas de oh ! je faisais.—Vous faisez ?—yes, je faisais—Eh bien ! si vous faisez, vous payer ;—payer quoi ? le chien de vous ?—Vous êtes une bête de stiouvide !—et vous, vous êtes un cornichon !—cornichon ! (à lui-même) qu'est-ce que ça voulait dire, un cornichon ? je prenai le dictionnaire et je voyais que : cornichon, c'était une légume, qu'il était tout à fait agréable, quand il était confit dans du vinaigre ; il flattait moâ alors ; (réfléchissant) mais j'avais oublié de demander à lui si j'étais un cornichon confit, ou un cornichon pas confit, parce que,
 Dans les pays que je parcoure, &c.

Loin du pays de mon pétrie,
 Aut'fois comme esclave emmené
 Dans les déserts de barbarie,
 J'ai manqué d'être exterminé.

Parlé.—J'étais parti pour le Méditerranée dans un bêteau, et je trouvai un autre bêteau encore plus.... (cherchant) plus.... bêteau que mon bêteau. Il attrapait nous pour travailler dans l'esclavage d'Afrique. [grosse voix] Vous allez travailler. [avec naturel] No, je travaillais jamais. [grosse voix] Voulez-vous travailler ? no, no.—No?... Bien ! on fiche à moâ des coups de bâton beaucoup. [avec le plus grand naturel] Oh ! par exemple, alors, je travaillais tout de suite. [grosse voix] Vous allez couvrir des œufs

de dindon ! [*avec le plus grand étonnement*] Couver quoi ? des œufs de dindon ? [*avec conviction*] Jamais, de ma vie je n'avais appris à couver, moâ. On mettait six dans lé poâtrine, avec le recommandation de tenir les mains dessus pour le chaleur. Le premier fois, dans le précipitation, [*appliquant avec force ses deux mains sur sa poâtrine*] je faisais une omelette dans mon poâtrine ! [*faisant le jete de frapper*] Encore des coups de bâton ! encore des œufs ! après 21 jours et 21 nuits aussi, je sentais le picotement, et le chatouillement dans le poâtrine, je tirai de suite avec les mains, et je voyais beaucoup de petits dindons qui couraient autour de moâ comme des petits *Devels* !

Dans les pays que je parcours, &c.



LA GREGORIENNE.

AIR : *Peuple Français, &c.*

Peuple buveur, ami du verre,
Pour la soif mûrit le raisin ;
On disait : buvez de l'eau claire !
Nous avons dit : buvons du vin !
Soudain chacun dans sa mémoire
Retrouve le cri de Grégoire :

En avant ! marchons !

Lapons des canons !

En tous lieux cherchons les celliers, les bouchons ;

Courons pour aller boire !

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne !

Marchons ! que tous cabaretiers

De leur bouteille épicurienne

Fassent offrande à nos gosiers.

O jour d'éternelle mémoire !

Chacun dit le cri de Grégoire :

En avant, &c.

Si le vin se baptise encore,
 Nos buveurs en sont plus ardents ;
 Sous les seaux d'eau voyez éclore
 Ces vieux ivrognes de vingt ans.
 O jour d'éternelle mémoire !
 Chacun dit le cri de Grégoire
 En avant, &c.

Pour briser toute cave indigne,
 Qui conduit nos thyrses fleuris ?
 C'est le nourricier de la vigne,
 Le bon Silène en cheveux gris.
 O jour d'éternelle mémoire !
 Chacun dit le cri de Grégoire :
 En avant, &c.

La liqueur rouge est revenue
 Au sein de nos flacons vidés ;
 Brillante, elle s'est répandue
 Sur nos visage déridés.
 O jour d'éternelle mémoire !
 Chacun dit le cri de Grégoire :
 En avant, &c.



LA LETTRE DE FAIRE PART.

Rose, l'intention d'la présente
 Est de t'informer d'ma santé.
 L'armé' française est triomphante,
 Et moi j'ai l'bras gauche emporté.
 Nous avons eu d'grands avantages ;
 La mitraille m'a brisé les os.
 Nous avons pris arm's et bagages,
 Pour ma part, j'ai deux ball's dans l'dos. } bis.

J'suit à l'hôpital, d'où je pense
 Partir bientôt pour chez les morts ;
 J't'envoie dix francs qu'celui qui m'panse
 M'a donnés pour avoir mon corps ;
 Je m'suis dit : puisqu'il faut que j'file
 Et qu'ma Rose perd' son épouseur,
 Du moins je mourrai plus tranquille, } bis.
 D'savoir que j'lui laisse ma valeur.

Lorsque j'ai quitté ma vieill' mère,
 Ell' s'expirait sensiblement.
 A l'arrivé' d'ma lett', j'espère
 Qu'ell' sera morte entièrement ;
 Car si la pauv' femme est guérite
 Elle est si bonn' qu'elle est dans l'cas
 D'aller mourir de mort subite }
 A la novell' de mon trépas. } *bis.*

Rose ! t'entends t'en, ma p'tit' Rose !
 Mon bon chien ne l'abandonn' pas ;
 Mais surtout n'lui dis pas la chose
 Qui fait que je n'le r'verrai pas.
 Lui qui, j'suis sûr, s'faisait un' fête
 De m'voir revenir caporal,
 Il va pleurer comme une bête }
 En apprenant mon sort fatal. } *bis.*

C'pendant, c'est quequ'chose qui m'enrage
 D'êtr' fait mourir loin du pays ;
 Au moins quand on meurt au village,
 On dit bonsoir à ses amis ;
 On a sa place derrièr' l'église,
 Son nom écrit sur un' croix d'bois,
 Puis l'on espèr' que la payse,
 Viendra pour prier quelquefois. } *bis.*

Adieu, Rose ! adieu, du courage ;
 A nous revoir, n'faut plus songer,
 Car dans l'régiment où j'm'engage,
 On n'accorde pas de congé.
 V'là tout qui tourne ! j'n'y vois goutte !
 An ! je le sens bien, je m'en vas ;
 J'viens de r'cevoir ma feuil' de route, }
 Adieu ! Rose, adieu, n'm'oubl' pas. } *bis.*





VIVE LA BOUTEILLE. ♪ ♪ ♪

Aïa : La bonne aventure, ô gai !

Doux enfant de Roussillon,
Rien ne me réveille
Comme le bruit d'un bouclon
Qui part sous la treille ;
Sans Bacchus point de gaité,
De plaisir ni de santé :
Vive la bouteille,
O gai !
Vive la bouteille !

En France, grâce au raisin,
On chante à merveille ;
Sangrado blâme le vin ;
Mais le bout d'oreille
Perce à tous ses propos, car,
A table, il dit à l'écart :
Vive la bouteille, &c.

Si j'en crois de doctes fous,
La raison conseille
De sabler à petits coups
La liqueur vermeille ;
Pourtant un fois par mois,
Oublions les dures lois :
Vive la bouteille, &c.

Je fais peu de cas d'un vin
Pressé de la veille ;
Dans ma coupe on verse en vain
Du jus de grosseille :
Parlez-moi, gourmets joyeux,
D'un Rivesatte bien vieux !
Vive la bouteille, &c.

Sur l'onde bravant le vent,
Qu'un autre appareille ;
Moi, je ris en bon vivant,
D'une ardeur pareille ;
C'est dans des flots de nectar
Qu'aimait à nager Panard...
Vive la bouteille, &c.

+++++

BAL CHEZ BOULE.

Dimanche après les vêpres,
Y'aura bal chus Boulé ;
Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.
Vogue, marinier, vogue,
Vogue, beau marinier.

Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.
Louison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou y'aller.
Vogue, marinier, &c.

Louison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou y'aller.
Non, l'i dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fai.
Vogue, marinier, &c.

Non, l'i dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fai.
I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner.
Vogue, marinier, &c.

I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner ;
Prit Baret' par la patte,
Et Caillett' par le pied.
Vogue, marinier, &c.

Prit Baret' par la patte,
Et Caillett' par le pied.
Quand tout son train fut fai,
I s'en fut s'machier
Vogue, marinier, &c.

Quand tout son train fut fai,
I s'en fut s'machier
Et ses adonne francés.
Vogue, marinier, &c.

Mit son gilé barré
Et ses souliers francés.
Quand i fut habillé,
I s'en fut chus Boulé.
Vogue, marinier, &c.

Quand i fut habillé,
I s'en fut chus Boulé.
Quand i fut chus Boulé,
I se mit à danser.
Vogue, marinier, &c.

Quand i fut chus Boulé,
I se mit à danser.
Quand il eut bien dansé,
I s'en alla s'coucher.
Vogue, marinier, &c.



J'IRAI M'PLAINDRE AU ROI.

Pardon, excus', capitaine,
Mais dans mon corps j'exist' pas,
C'est chaqu' jour que j'suis d'semaine,
J'pourrai jamais me mettre au pas.
Du soir au matin j'fais trop d'exercice ;
Aussi je n'fais qu'dépérir,
Je sors de mes gonds, je quitte l'service :
Aussi je viens vous en prév'nir.

Capitaine, comme il faut être civil' dans l'mi-
litaire, et que les lois de la discipline c'est pas fait
pour les.... enfin n'importe, capitaine : j'ai pas
voulu désertier sans vous en faire part, en foi de
quoi je suis invulnérablement fixé....

Non, non, non, non, non ! plus d'giberne !
Adieu cantine, adieu caserne,
Si vous m'gardez malgré moi,
Ah ! j'vous l'cache pas, j'irai m'plaind' au roi.—bis.

L'aut' soir, j'vais à la maraude,
 Poussé par not' caporal :
 L'sergent major m'pince en fraude,
 Et c'est qu'il est un peu brutal....
 C'est toujours partout moi qu'est la victime,
 S'il tomb' quequ' prun' ç'a me r'vient ;
 Si d'hazar j'ai fait queque action sublime,
 C'est jamais d'moi qu'on se souvient.
 C'est z'actuel de point-z-en point, capitaine,
 j'ai pas encore pu décrocher une pauve p'tit' per-
 mission d'honze heures ; l'major i dit que c'est
 pas dans mon tempérament ; c'pendant, capitaine,
 je d'viens à rien quoi, je m'éteins comme une
 chandelle d'un sou ; j'n'tiens plus sur mes fils de
 fer, je m'en vas si énormément, que mes jambes
 se transforment en flageolet ; c'est pourquoi que
 les anciens, y disent comme ça, que je fais de
 l'harmonie de pantin, capitaine !
 Non, non, &c.

Quand mêm' qu'l'ouvrage est pas faite,
 L'camarad' qu'est pas manchot,
 Découch', sans tambour ni trompette,
 Rentr' par la P'nêtre et ne dit mot.
 Puis on dit qu'c'est moi qu'un démon transporte
 Qu'est la cause de tout ce bruit.
 Comme la vivandier' l'autr' s'main' qu'est morte
 Et qui se r'levait la nuit.
 Car enfin, capitaine, si c'était pas moi qui fait
 tout, eh ben ! ça serait fort mieux : faut vous dire,
 capitaine, que le camarade de chambrée, y dit
 comme ça qui s'amuse à mon ombre : à la gamelle
 y pique deux coups pendant moi qu'un et quand que
 mon fournement est bien reluisante, il fait celui de
 se tromper, pince la mienne et à la parade, c'est
 moi qu'est pincé.
 Non, non, &c.

J'veux plus faire la cuisine,
 Ça m'empêche l'appétit.
 J'aim' mieux la sall' de discipline,
 Que d'laver l'endroit qu'on m'a dit.

C'est ben vrai, ma foi ! que c'est pas tout' roses ;
C'est dur pour faire un guerrier.

J'm'ai pas engagé pour faire tout' ces choses,

J'veux me r'mettr' garçon meûnier.

Indubitablement, capitaine, j'm'ai pas offert en
victime pour la patrie pour faire le ménage et
autres ingrédiens que je veux pas dire. On ne
m'fesai pas tant tourner au moulin. Ah dam ! il
faut qu'j'y retourne, ou je n'me vois pas blanc :
d'ailleurs, capitaine, j'suis monté comme un
oignon : capitaine, n'y a qu'ça.

Non, non, &c.

OOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOO

LA PHILOSOPHIE BACHIQUE.

AIR : *La bonne aventure, ô gai !*

Bacchus, amis, vient d'ouvrir

Une belle école,

Pour enseigner à loisir

L'art de la parole.

De ce dieu si consolant

Venez apprendre, en riant,

La Philosophie,

Oh gai !

La Philosophie.

Pour ne point nous ennuyer,

Chacun sous la treille,

Au lieu d'un triste cahier,

Tiendra sa bouteille :

Avec de tels argumens,

Nous saurons en peu de tems,

La Philosophie, &c.

Aristote en son jargon,
 Souvent déraisonne,
 S'il confiait sa raison
 Au dieu de la tonne,
 Son langage séducteur
 Ferait germer dans le cœur.
 La Philosophie, &c.

De Descartes nous rions
 Et de son système :
 Ma foi ! dans ses tourbillons,
 Chacun de nous l'aime.
 Je crois quand il les a vus,
 Qu'il faisait avec Bacchus,
 La Philosophie, &c.



CANONS.

—
 Frère Jacques,
 Lève toi !
 Sonne les matines !
 Dign' din don.

—oo—
 Grégoire est mort,
 Ou bien il dort
 Dans un caveau
 Près d'un tonneau ;
 Il a pris fin
 Cuvant son vin.

—oo—
 Bonjour Pierrot,
 Bonjour Michot,
 Tuons le coq ?
 Tuons le coq ?
 Il ne fera plus :
 Coq holà, coq holà, } *bis.*
 Il ne fera plus :
 Coq holà ricot.



LA MALADIE OUI-DA.

Quand le mari s'en vint du bois, *(bis.)*
 Trouva sa femm' malade,
 Oui-dà, hum ! hum ! ha ! ha !
 Trouva sa femm' malade.

Ah ! qu'as-tu donc ma pauvre femme ? *(bis.)*
 J'ai-t-un grand mal de tête.
 Oui-dà, hum ! hum ! ha ! ha !
 J'ai-t-un grand mal de tête.

Faut aller cri le médecin, *(bis.)*
 Le médecin du village.
 Oui-dà, hum ! hum ! ha ! ha !
 Le méd'cin du village.

Quand le médecin fut arrivé, *(bis.)*
 Connut la maladie,
 Oui-dà, hum ! hum ! ha ! ha !
 Connut la maladie.

Qu'on mett' de l'eau dedans son vin, *(bis.)*
 Elle sera guérie.
 Oui-dà, hum ! hum ! ha ! ha !
 Elle sera guérie.

Si l'on met d'l'eau dedans mon vin, *(bis.)*
 Dès d'main je serai morte.
 Oui-dà, hum ! hum ! ha ! ha !
 Dès d'main je serai morte.

L'méd'cin fut pourtant écouté. *(bis.)*
 Elle n'en fut pas pire.
 Oui-dà, hum ! hum ! ha ! ha !
 Elle n'en fut pas pire.



LA MINE D'OR

OU

LE DEPART POUR LA CALIFORNIE.

Refrain.—C'est délirant,
 Ebouffant,
 J'en suis vraiment
 Dans l'avisement.
 Jour de Dieu, quel divin trésor !
 Que ce pays tout cousu d'or....
 Tout l'univers, je le parie,
 Va filer en Californie.
 Sans plus tarder
 J'veux m'embarquer
 Pour m'en aller coloniser ;
 Sans plus tarder,
 J'veux m'en aller
 Pour me coloniser.

Hier soir ma voisine Lapierre,
 En causant chez l'papa Bourguignon,
 M'a dit que dedans cette terre
 L'or y vient comme un Champignon !....
 J'prenais tout ça pour d'la bêtise,
 Mais l'marchand d'tabac d'à côté
 A qui je prends souvent eun' prise,
 M'a dit qu'c'était la vérité,
 La vérité !

Dire que dans la.... la.... ah ! mon Dieu ! j viens
 de l'dire tout à l'heure... la Caliborgne... l'Alkali...
 C'est trop fort !.... Ah ! je l'tiens, *la Californie*,
 dire que dans cette partie du globe, les habitants
 ont des mines !.... des mines d'or, quoi ! et que les
 rues sont pavées avec ce précieux métal, que,
 ceusse qu'en a pas, ont la petitesse d'appeler une
 chimère, mais c'est-à-dire que le fantastique pays
 de Cocagne, n'est plus qu'un misérable Paltoquet !
 auprès de celui-là.... Ah !

C'est délirant, &c.

Usant de c'que l'hasard nous livre,
 Chacun peut être matador !
 A bas, et l'argent et le cuivre,
 On va tout faire avec de l'or !...
 A mes cass²-troles j'dis bernique,
 Je ne m'en servirai jamais,
 Pour n'plus attraper la colique,
 Dans l'or j'mi jott'rai mes p'tits mets !
 Mes petits mets, mes bons p'tits mets !...

Pus souvent, que j'exposerai encore à m'as-
 phyxier avec du vert de gris, j'vas sanger mes
 batt'ries, comme dit, c't'autre ; d'après c'qu'on
 a découvert, tout le monde en aura... des couverts !...
 C'est l'estinction, la désolation et l'abolition....
 des usuriers, et des rétameurs de fourchettes !...
 enfoncés le Melchoir et le vermeil,... et c'pauv'
 monsieur Ruolz, qui dore depuis si longtemps en
 compagnie, qué réveil pour lui !... arrière les
 pièces de cinq francs, et les membres de sa fami-
 le !... c'est ça, qui va *décimer les décimes* !... et
 les manacos, donc !... j'vous d'mande un peu, qui
 qui voudra s'abaisser, au point de s'abaisser pour
 en ramasser ? Mais quoi donc, qu'on va en faire ?...
 Ah ? Mais j'y pense, au lieu de faire faire, des
 ch'mins d'fer en fer, je n'sais pas pourquoi on
 diffère, de faire refaire, des ch'mins d'fer en cui-
 vre ? tiens ! *Abondance de ch'mins n'nuit pas*,
 comme dit l'proverbe, ça n'empêch'rait pas qu'les
 ch'mins d'fer-aillent !...

C'est délirant, &c.

Mais v'là qu'au mélieu de ma joie
 J'oubliais d'lire, en vérité,
 L'billet qu'ici l'on me renvoie,
 Et qui m'vient d'je n'sais d'quel côté,
 Comme le dit le pèr' Lucimbre :
 De lettres on est encombré,
 Depuis qu'on a réduit le timbre
 Je crois que tout l'mond' est timbré !...
 Le mond' est timbré ! il est timbré !...

Et on appelle ça eune économie !... d'pis qu'les
 lettres sont à quatre sous, j'en r'çois eune dou-
 zaine par jour !... au point que, j passe le reste de
 ma jeunesse à les lire !... Mais c'est exhorbitant
 ça ! on devrait mettre un impôt, sur ceusse, qu'a-
 busent de leur plume,... Voyons d'où me vient

cette lettre?... Ciel ! de la *Califourmie*, j'vas savoir au juste, c'qu'il en retourne,... voyons la signature... tiens !... c'est du père GRIBOUILLOT !... (lisant) *Ma chère madame FREMOUILLARD, depuis six mois, j'habite la Californie où tout le monde nage dans l'o... tiens, cette bêtisse, dans quoi donc, qu'i' croit que j'crois qu'i' nage ?... où, tout l'monde nage dans l'opulence.... Ah ! je m'avais trompée... c'est qu'il écrit !... des vraies pattes de mouche, quoi ! et pis pas d'osthographe !... tous les chemins sont remplis de pierres... et bien c'est avantageux, mais ce pays est un véritable casse-cou !... Ah ! remplis de pierres fines, ceusse qui ne possède que 20 millions, sont enfermés, dans un des pots !... Comment y vous enferment dans des pots !... sont-i crûches !... Ah ! dans un dépôt de mendicité, les vivres sont d'un prix un peu salé ici, ce qui altère beaucoup,... j'crois bien,... ce qui altère beaucoup la bourse !... un artichaud à la poivrade coute six cents francs !... et la viande de Boucherie, revient à 30 mille francs le kilog, quand elle parait sur table !... Ah ! bonté du Ciel ! si cher que ça, quand elle est cuite !... Mais ça n's'ra jamais cru !... heureusement qu'ici, la mine d'or dure toujours ! et que grâce à elle on peut mettre un pot au feu, de cent mille livres sans être exposé à boire, un bouillon !... (Avec enthousiasme) C'est un bonheur consommé,... j'en veux pas lire d'avantage. V'là qui m'détermine, j'quitte Paris que j'abomine, et je m'achemine au pays des mines, me méthamorphoser et colonne Californinc.*

C'est délirant, &c.



LES AVENTURES DE JEAN NICO LE
BOITEUX.

Par un quidam qui fut pris par la police en 1837.

SUR L'AIR : *Un soldat Français.*

Ma foi, dans le règne où nous sommes,
Je vois qu'il faut se faire à tout ;
La liberté, c'est pour les hommes,
Moi, j'ne comprends plus rien du tout.
Depuis que c'te charmant' police
Porte au bout de son dur' bâton,
L'droit d'administrer la justice, } *bis.*
En vous en frottant le chignon.

Faire un grand bruit pour peu de chose,
V'là c'que fait c'grand corps fainéant ;
Vous mêmes jugerez la cause,
J'vais vous la narrer en pleurant.
Quand j'y pense le cœur me saigne,
Et malgré moi je pleure encor :
J'vois bien qu'on ne meurt pas de peine, } *bis.*
Car depuis longtemps j'serais mort.

Pour vous parler avec franchise,
J'vais commencer au commenc'ment :
C'était une nuit que la brise
Soufflait impitoyablement ;
Et moi qui n'a qu'un' jamb' de bonne,
Je tribuchais, comm' de raison ;
Puis v'là la polic' qui m'harponne, } *bis.*
Comme un pêcheur prend un goujon.

Je me sens saisir à la gorge,
Je ne sais par combien de bras ;
Je m'écriais de par St. George,
Mes amis, ne m'étranglez pas.
Mais ce fut prière inutile :
L'on me serrait encor plus fort,
Enfin je lâche ma béquille, } *bis.*
Et je me résigne à mon sort.

Je m'dis, v'là mon heure dernière :
 On m'étouffait, me voilà mort.
 En moi je faisais ma prière,
 Mais craque, je respire encore.
 J'avais bien perdu connaissance,
 Tout en criant qu'on m'étouffait....
 Quand par un coup de providence, } bis.
 On me lâche un peu le sifflet.

Tout fier de cette politesse,
 Je file sans savoir où j'vas.
 A coup de bâton l'on me presse,
 J'en montre encor la marque au bras.
 Enfin me v'là près d'une cave
 Où l'on m'enfoncé tout grandi ;
 Je suis d'ordinaire assez brave, } bis.
 Mais là, j'étais plus mort qu'envie.

Je m'dis, pleurer c'est inutile,
 C'a ne me réchauffera pas ;
 De ce que j'ai je m'entortille,
 D'mon mieux sur un lit de frimas.
 Mais v'là ben une autre misère,
 A laquelle j'm'attendais pas,
 Me v'là par devant et derrière } bis.
 Entouré par dix mille rats.

Je crie au meurtre, à l'assistance ;
 Je suis pincé, je suis mordu ;
 Les rats sont d'une impertinence
 A manger mon individu.
 Mais pas un seul mot de réponse,
 De ces gens sans compassion.
 Pourtant, le matin on m'annonce } bis.
 Que je vas changer de prison.

Comment bouger ? ô peine extrême !
 Les rats ont mangé mon chapeau.
 Ce n'est pas tout, mon habit même,
 N'offre plus qu'un trou qu'un lambeau,
 Et jusqu'à ma pauvre chemise,
 Ma culotte et mon caleçon,
 Le devant de ma veste grise, } bis.
 Dont je dois encor la façon.

Je m'dis, Nico, que vas-tu faire ?
 Je m'réponds, j'n'en sais rien, j't'assure.
 C'est une frisonnante affaire :
 Le froid brûle comme un' brûlure.
 Puis enfin je prends la doublure
 De la poche de mon habit,
 Puis je m'en forme une coiffure : } *bis.*
 En route ! me voilà parti.

J'arrive dans une grand' bâtisse,
 Près d'un poêl' chaud comme un glaçon.
 Se présent monsieur la justice,
 Que je connus à sa façon.
 Je m'dis, Nico, fais bonn' cont'nance ;
 Nico, mets-toi du cuivre au front.
 Puis je m'pris à crier d'avance : } *bis.*
 De quel crime m'accuse-t-on ?

De tous les crim's abominables
 Le tien est le pir', me dit-on :
 C'est d'avoir mis nos rats malades ;
 Ils ont une indigestion.
 Comme tous ceux de votre troupe,
 Vous aurez pour punition,
 D'échiffer cent livres d'étoupe, } *bis.*
 Et trois semaines de prison.

Je m'dis : Voilà-z-un' belle affaire !
 J'vais en mourir encor un' fois.
 Vous qui vous plaissez à n'rien faire,
 Que je vous plains, mes pauvres doigts !
 Vous tous qui riez de ma misère,
 Vous promenant par-ci, par-là,
 Je vous verrai bientôt, j'espère, } *bis.*
 Pris par cette vermine là.

※○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○※

LA NOCE.

Quel plaisir d'aller à la noce, } *bis.*
 Surtout lorsqu'il n'en coûte rien !
 Quel plaisir ! à la noce,
 Surtout lorsqu'il n'en coûte rien.

La mariée était dans un fiacre
 Et moi j'étais tout à côté :
 Ell' brillait comme un morceau de nacre,
 J'étais mis comme un' déité.
 Quel plaisir d'aller en carrosse,
 On sent rouler, ç'a fait du bien !
 Ah ! qu'j'étais bien ! que j'étais bien !
 Quel plaisir, &c.

Y-avait pourtant une chos' mal faite
 Et qu'on aurait ben pu d'mander ;
 C'est l'violon-z-et la clarinette
 Qui n'ont jamais pu s'accorder :
 L'un jouait l'air : Roule ta bosse,
 Et l'aut' l'air : C'a vous va-t-il bien ?
 Mais à c'la près qu'tout était bien !
 Quel plaisir, &c.

Y-avait aussi la mèr' Godiche
 Avec son bonnet rapiéc'té,
 Qu'avait am'né son chien Caniche
 Qu'empoisonnait la société.
 Je tomb' dessus, je vous le rosse !...
 Y-a des gens qui n'respectent rien !!
 Mais à c'la près qu'tout allait bien !
 Quel plaisir, &c.

LE CANON.

J'aime le son
 Du tambour, du clairon,
 De la trompette,
 Et mon ivresse est complète
 Quand j'entends résonner le canon,
 Quand j'entends, bom, bom !
 Résonner, bom, bom !
 Quand j'entends résonner le canon.

Véritable enfant de la balle,
 Le hasard a placé mon berceau,
 Aux portes d'une capitale,
 Qu'on venait de prendre d'assaut.
 J'aime, &c.

Nuit et jour à la suite
 De nos braves guerriers,
 Je grandis au plus vite
 A l'ombre des lauriers.
 J'aime, &c.

CE QUE C'EST QUE LE MONDE.

Tant que le monde existera,
 Dans tous les pays on boira,
 On chantera, on s'armera,
 Et cœtera.

Toujours écolier parlera,
 Crierà, rira, discutera,
 Et pour grand savant passera,
 Et cœtera.

Le monde toujours trompera,
 Se déguis'ra, se parera,
 Soupirera, lira, dira,
 Et cœtera.

L'honneur toujours nous flattera,
 Nous pressera, nous tentera,
 Attirera, attentera,
 Et cœtera.

Qui de cette chanson rira,
 Se moquera, la brûlera,
 Ou bien en morceaux la mettra,
 Et cœtera.

+++++
 ROULE TA BOSSE. *0.10*

Roul' ta bosse,
 Petit luron,
 Et ris toujours à pie's comme en carrosse'
 Roul' ta bosse,
 Petit luron,
 Sois toujours gai, toujours franc, toujours rond.

Petit bossu, retiens bien c'que ton père
 Chantait souvent, en t'berçant dans ses bras :
 " Veux-tu, mon fils, avoir un sort prospère,
 " Veux-tu d'venir bien portant et bien gras ?"
 Roul', &c.

S'plaindre du sort serait une folie,
 La boss' n'est pas un si triste cadeau,
 Pourquoi s'fâcher ? dans cette courte vie
 Chacun de nous n'a-t-il pas son fardeau ?
 Roul', &c.

En fait d'esprit, qu'n'as-tu celui d'Esope,
 Qu'on admirait à la ville, à la cour ?
 J'en revendrais, sous ma difforme enveloppe,
 A plus d'un nain qui s'eroit l'géant du jour.
 Roule, &c.

Pour être heureux, jamais dans ta carrière
 Ne prêt' l'oreille aux cancans des badauds,
 Ne dis point d'mal des autres par derrière.
 Les quolibets te r'tomb'ra't sur le dos.
 Roule, &c.

De tes amis soulage la détresse,
 A les servir en tout tens sois dispos ;
 Si tu parviens au faite d'la richesse,
 D'avant les petits ne fais pas le gros dos.
 Roule, &c.

T'es un luron qui n'boude point à table,
 Tu mang's de tout sans jamais hésiter,
 Lorsqu'on te sert un repas délectable,
 Tu t'fais au ventre un' boss' qui peut compter.
 Roule, &c.

S'il s'allumait une nouvelle guerre,
 Sois d'ton pays l'appui le plus fervent,
 Qu'jamais l'enn'mi n'envisag' par derrière
 Un brav' se montre toujours par devant.
 Roule, &c.



VIE D'UN GAMIN.

AIR : *Oui, je suis soldat moi.*

Voui, je suis gamin, moi ;
 La chose en est connue ;
 Mais j'suis heureux comme un Roi, } *bis*
 En vivant dans la rue !

Pour voir tout ce que je voi
 D'chez soi chacun s'déplace ;
 Etsans sortir de chez moi,
 Je vois tout c'qui se passe !
 Voui, &c.

Moi, sans payer de valet,
 De voiture ni de rosse,
 Si j'veux un cabriolet,
 J'grimp' derrière un carrosse.
 Voui, &c.

Avec leux bottes les badauds
 Tap'nt du pied à la ronde ;
 Mais moi-z-avec mes sabots,
 J'fais pus d'bruit qu'eux dans l'monde.
 Voui, &c.

Tous les soirs chacun chez soi.
 Fait des frais de lumières ;
 Et c'est tout exprès pour moi
 Qu' s'allum'nt les réverbères.
 Voui, &c.

Vous me direz : mon coco,
 Comment qu'tu t'jésaltères ?
 Fait-y-sec ? j'bois l'coco,
 Pleut-il ? j'ai les gouttières.
 Vouï, &c.

Sans aller au café d'Foi,
 L'hiver, j'ai privilège
 D'fair', pour mes amis et moi,
 Des glac's avec d'la neige.
 Vouï, &c.

Au feu d'paille j'ai beau jeu :
 J'm'échauff' tout' la journée.
 Et je n'crains pas que le feu
 Prenne à ma cheminée !
 Vouï, &c.

Les théâtres de Paris,
 C'est pour ceux qui sont riches :
 Je n'vas qu'aux pectacl's gratis
 Ou ben j'lis les affiches.
 Vouï, &c.

J'ai des pectacl's en plein vent,
 Oùs qu'on n'pay' pas d'entrée ;
 Les chiens savans, l'ours savant
 Orobeche ! Galimafrée !
 Vouï, &c.

J'fais la nique à Chevalier,
 Pour c'qu'est d'l'astronomie ;
 Car j'sens toujours le premier
 Si l'temps est à la pluie.
 Vouï, &c.

Faut voir quand y pleut-z-à seaux,
 Les sous n'pleu'nt dans la manche :
 J'grossis-t-exprès les ruisseaux
 Afin d'y mettre une planche !
 Vouï, &c.

D'plus d'un banquier fin renard,
 Je ne suis pas la route :
 Je vends d'z'hann tons pour un liard,
 Et n'fais jamais banqu'route !
 Vouï, &c.

NE FAISONS PAS CE QU'ADAM NE
FIT PAS.

Si notre premier père
Coula des jours heureux,
C'est que, sur cette terre,
Il sut borner ses vœux.
Or, la seule manière
De jouir ici bas,
C'est de ne jamais faire
Ce qu'Adam n'y fit pas.

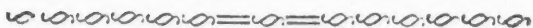
Esclaves de nos modes,
L'homme porte toujours
Des habits incommodes,
Ou des souliers trop courts
Son pantalon le gêne,
Il ne peut faire un pas....
Exempt de cette peine
Adam n'en portait pas.

En se réveillant l'homme
Ne serait pas content,
S'il ne savait pas comme
Le Grand-Turc est portant.
Des journaux, à la ronde,
Il parcourt le fatras :
Se mêlant peu du monde,
Adam n'en lisait pas.

L'homme qui toujours n'aime
Que ce qui vient de loin ;
Dans sa manie extrême,
Epreuve le besoin,
Le désir invincible
Des cafés, des tabacs....
Et si j'en crois la Bible,
Adam n'en prenait pas.

Mais j'entends la Cabale
Me dire avec raison :
" Au rocher de Cancalo
" Tu fis mainte chanson ;

" Il est temps de te taire
 " Car, mon cher, tu sauras
 " Qu'Adam ne chantait pas,
 " Qu'Adam ne rimait pas."



SUR CE GLOBE ARGENT FAIT TOUT.

Sur ce globe argent fait tout,
 De l'un jusqu'à l'autre bout.
 Tel en a pour son usage
 Qui en voudrait d'avantage.
 L'appétit vient en mangeant,
 Voilà l'effet de l'argent. (bis.)

Qu'un homme à talent n'ait rien,
 Qu'un sot ait beaucoup de bien,
 L'un à l'esprit pour ressource,
 Mais l'autre l'a dans sa bourse :
 Le plus sot c'est l'indigent,
 Voilà &c.

Un tel est un débauché,
 Jean n'est qu'un ours mal léché,
 Mais il est riche ;... on l'encense,
 On vante son élégance,
 Pauvre, l'on rirait de Jean,
 Voilà, &c.

Paul autrefois n'avait rien,
 On disait : c'est un vaurien ;
 Mais depuis son héritage
 On dit : c'est un garçon sage ;
 C'est le même cependant,
 Voilà, &c.

Terminons là ces traits divers :
 Muse ! laisse-là tes vers,
 Car un pinceau véridique
 Ne peut braver la critique,
 Si l'auteur n'est opulent,
 Voilà, &c.

FIN.

TABLE.

	A.	PAGES.
Ainsi soit-il.		53
A Saint-Malo.		51
	B.	
Bal chez Boulé.		63
	C.	
Canons.		72
Complainte du Juif-Errant.		5
Ce que c'est que le monde.		81
	E.	
Eloge de Beau.		59
	F.	
Fufan la Folipe.		9
Fringue-Fringue.		22
	I.	
Il était une bergère.		11
	J.	
J'irai m'plaindre au roi.		69
	L.	
L'astronomie.		33
L'aimable jeune homme.		51
Les aventures de Jean Nico le boiteux.		77
Le bon homme.		55
Le canon.		80
Le chouan.		3
Les cloches du monastère.		38
Le grand nez.		27
Les grandes vérités.		43
La Grégorienne.		64
La lettre de faire part.		65
La machine infernale.		39
La maladie oui-dà.		73
La métempsychose.		25
Le moine.		56
Le mort vivant.		61
La mine d'or.		74
La noce.		79

Le nouveau Diogène.	23
La pétition du père Trafalgar.	52
La philosophie bachique.	71
Le roi Dagobert.	30
— Le revenant Simon.	13
La tournée du diable.	46
Le trépas du chat.	23
Les tribulations d'un Anglais.	62
M.	
Ma boule roulant.	15
Même avec un refrain différent.	16
Même avec un refrain différent.	18
Ma tante opportune ou le ménage d'une vieille fille.	44
M'en revenant de la Vendée.	50
N.	
Ne faisons pas ce qu'Adam ne fit pas.	85
P.	
Papa-Mignon.	20
Petit-Jean tête dure.	41
R.	
Roger Bontemps.	54
Roule ta bosse.	82
S.	
Sur ce globe argent fait tout.	86
T.	
Tempête.	37
V.	
Vie d'un gamin.	83
Vive la bouteille.	67
V'là ce que c'est que le progrès.	33

Fin.

